

OEUVRES

DE

**DONOSO CORTÈS**

MARQUIS DE VALDEGAMAS

ANCIEN AMBASSADEUR D'ESPAGNE PRÈS LA COUR DE FRANCE

PUBLIÉES PAR SA FAMILLE

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

M. LOUIS VEUILLOT

---

**SECONDE ÉDITION**

---

TOME DEUXIÈME

---

PARIS

**LIBRAIRIE D'AUGUSTE VATON, ÉDITEUR**

50, RUE DE BAC, 50

—  
1862





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2007.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



DU PRINCIPE GÉNÉRATEUR  
DES  
PLUS GRAVES ERREURS DE NOS JOURS

---

LETTRES A S. É. LE CARDINAL FORNARI

Éminentissime seigneur,

Avant de soumettre à la haute pénétration de Votre Éminence les indications sommaires qu'elle m'a demandées par sa lettre du mois de mai dernier, il me paraît convenable d'indiquer ici les limites que je me suis tracées à moi-même dans la rédaction de ces renseignements.

Il n'est pas une des erreurs contemporaines qui n'aboutisse à une hérésie, et il n'est pas une hérésie contemporaine qui n'aboutisse à une autre depuis longtemps condamnée par l'Église. Dans les erreurs passées l'Église a condamné les erreurs présentes et les erreurs futures. Identiques entre elles quand on les considère sous le point de vue de leur nature et de leur origine,

les erreurs offrent cependant le spectacle d'une variété prodigieuse, quand on les considère sous le point de vue de leur application. Mon intention est de les considérer aujourd'hui plutôt par le côté de leur application que par celui de leur nature et de leur origine, plutôt par ce qu'elles ont de politique et de social que par ce qu'elles ont de purement religieux, par ce qu'elles ont de divers plutôt que par ce qu'elles ont d'identique, par ce qu'elles ont de changeant plutôt que par ce qu'elles ont d'absolu.

Deux puissantes considérations, tirées, l'une de ma position personnelle, l'autre du caractère propre du siècle où nous vivons, m'ont incliné vers cette voie. Pour ce qui me regarde, j'ai cru que ma qualité de laïque et d'homme public m'imposait l'obligation de récusier moi-même ma propre compétence dans la solution des redoutables questions qui sont relatives aux points de notre foi et aux matières du dogme. Quant au siècle où nous sommes, il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour se convaincre que ce qui le rendra tristement fameux entre tous les siècles, ce n'est pas précisément l'arrogance à proclamer théoriquement ses hérésies et ses erreurs, mais l'audace satanique avec laquelle il applique à la société présente les hérésies et les erreurs où sont tombés les siècles passés.

Il y eut un temps où la raison humaine, se complaisant en de folles spéculations, se montrait satisfaite d'elle-même quand elle était parvenue à opposer une négation à une affirmation dans les sphères intellec-

tuelles, une erreur à une vérité dans les sphères métaphysiques, une hérésie à un dogme dans les sphères religieuses : aujourd'hui elle n'est contente que lorsqu'elle a pu descendre dans les sphères politiques et sociales pour y jeter le désordre et le trouble; faisant sortir comme par enchantement de chaque erreur un conflit, de chaque hérésie une révolution, et une catastrophe gigantesque de chacune de ses orgueilleuses négations.

L'arbre de l'erreur paraît aujourd'hui arrivé à sa maturité providentielle : planté par la première génération des audacieux hérésiarques, arrosé par une suite d'autres générations, il se couvrit de feuilles au temps de nos aïeux, de fleurs au temps de nos pères, et aujourd'hui il est devant nous et à la portée de notre main, chargé de fruits. Ses fruits doivent être maudits d'une malédiction spéciale, comme l'ont été, dans les temps anciens, les fleurs dont il s'est parfumé, les feuilles dont il s'est couvert, le tronc qui les a supportées, et les hommes qui l'ont planté.

Je ne veux pas dire par là que ce qui a été condamné une fois ne doit pas l'être de nouveau; je dis seulement qu'une condamnation *spéciale*, analogue à la transformation *spéciale* par laquelle passent sous nos yeux les anciennes erreurs dans le siècle présent, me paraît de tout point nécessaire, et qu'en tout cas ce point de vue de la question est le seul pour lequel je reconnaisse en moi une sorte de compétence.

Les questions purement théologiques étant ainsi

écartées, j'ai porté mon attention sur ces autres questions qui, théologiques dans leur origine et dans leur essence, sont devenues néanmoins, par suite de transformations lentes et successives, des questions politiques et sociales. De celles-ci encore la multiplicité de mes occupations et le manque de temps m'ont obligé d'écartier celles qui m'ont paru de moindre importance; mais, d'un autre côté, j'ai cru de mon devoir de toucher quelques points sur lesquels je n'ai pas été consulté.

Les mêmes raisons, c'est-à-dire la multiplicité de mes occupations et le manque de temps, m'ont mis dans l'impossibilité d'examiner les livres des hérésiarques modernes, pour y signaler les propositions qui doivent être combattues ou condamnées. Mais, en réfléchissant attentivement sur ce sujet, je suis arrivé à me convaincre qu'aux temps passés ces sortes de condamnations étaient plus nécessaires que de nos jours. Entre ces temps et le nôtre, on remarque en effet cette différence notable, qu'autrefois les erreurs étaient renfermées dans les livres de telle sorte, que, lorsqu'on n'allait point les y chercher, on ne les trouvait pas ailleurs, tandis qu'aujourd'hui l'erreur est dans les livres et hors des livres; elle y est et elle est partout. Elle est dans les livres, dans les institutions, dans les lois, dans les journaux, dans les discours, dans les conversations, dans les salons, dans les clubs, au foyer domestique, sur la place publique, dans ce qu'on dit et dans ce qu'on fait. Pressé par le temps, j'ai questionné ce qui m'entoure de plus près, et l'atmosphère m'a répondu.



Les erreurs contemporaines sont infinies : mais toutes, si l'on veut bien y faire attention, prennent leur origine et se résolvent dans deux négations suprêmes, l'une relative à Dieu, l'autre relative à l'homme. La société nie de Dieu qu'il ait aucun souci de ses créatures; elle nie de l'homme qu'il soit conçu dans le péché. Son orgueil a dit deux choses à l'homme de nos jours, qui les a crues toutes deux, à savoir, qu'il est sans souillure et qu'il n'a pas besoin de Dieu; qu'il est fort et qu'il est beau : c'est pourquoi nous le voyons enflé de son pouvoir et épris de sa beauté.

La négation du péché étant supposée, parmi beaucoup d'autres choses on nie les suivantes : — que la vie temporelle soit une vie d'expiation, et que le monde où elle se passe doive être une vallée de larmes; — que la lumière de la raison soit faible et vacillante; — que la volonté de l'homme soit infirme et malade; — que le plaisir nous ait été offert plutôt comme une tentation que pour nous inviter à nous livrer à ses attraits; — que la douleur soit un bien, lorsqu'elle est acceptée par un motif surnaturel, d'une acceptation volontaire; — que le temps nous ait été donné pour notre sanctification; — que l'homme ait besoin d'être sanctifié.

Ces négations étant supposées, on affirme, entre beaucoup d'autres choses : — que la vie temporelle nous a été donnée pour nous élever par nos propres efforts, et au moyen d'un progrès indéfini, aux plus hautes perfections; — que le lieu où cette vie se passe peut et doit être radicalement transformé pour l'homme; — que, la

raison de l'homme étant saine, il n'y a pas de vérité à laquelle elle ne puisse atteindre, et que, hors de sa portée, il ne peut pas y avoir de vérité; — qu'il n'y a pas d'autre mal que celui que la raison entend être mal, ni d'autre péché que celui que la raison dit être péché, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'autre mal ni d'autre péché que le mal et le péché philosophiques; que la raison de l'homme, étant droite de soi, n'a pas besoin d'être rectifiée; que nous devons fuir la douleur et rechercher le plaisir; que le temps nous a été donné pour jouir du temps, et que l'homme est bon et sain de soi.

Ces négations et ces affirmations relatives à l'homme conduisent à des négations et affirmations analogues relatives à Dieu. De la supposition que l'homme n'est pas tombé, on arrive à nier et on nie qu'il ait été relevé; de la supposition que l'homme n'a pas été relevé, on arrive à nier et on nie le mystère de la Rédemption et celui de l'Incarnation, le dogme de la personnalité extérieure du Verbe et le Verbe lui-même. En supposant, d'une part, l'intégrité naturelle de la volonté humaine, et en refusant, d'autre part, de reconnaître l'existence d'un autre mal et d'un autre péché que le mal et le péché philosophiques, on est conduit à nier et on nie l'action sanctifiante de Dieu sur l'homme, et avec elle le dogme de la personnalité de l'Esprit-Saint. De toutes ces négations résulte la négation du dogme souverain de la très-sainte Trinité, pierre angulaire de notre foi et fondement de tous les dogmes catholiques.

De là naît, de là tire son origine un vaste système de

*naturalisme qui est la contradiction radicale, universelle, absolue, de toutes nos croyances. Nous, catholiques, nous croyons et professons que l'homme pécheur a perpétuellement besoin de secours, et que Dieu lui octroie perpétuellement ce secours par le moyen d'une assistance surnaturelle, œuvre merveilleuse de son amour infini et de son infinie miséricorde. Pour nous, le surnaturel est l'atmosphère du naturel, c'est-à-dire ce qui, sans se faire sentir, l'enveloppe et en même temps le soutient. Entre Dieu et l'homme il y avait un abîme insondable; le Fils de Dieu s'est fait homme, et, réunissant en lui les deux natures, l'abîme fut comblé. Entre le Verbe divin, Dieu et homme en même temps, et l'homme pécheur, il y avait encore une immense distance; pour la diminuer, Dieu mit entre son Fils et sa créature la mère de son Fils, la très-sainte Vierge, la femme sans péché. Entre la femme sans péché et l'homme pécheur, la distance était encore grande, et Dieu, dans sa miséricorde infinie, mit entre la Vierge très-sainte et l'homme pécheur les saints pécheurs. Qui n'admira un si grand, si souverain, si merveilleux et si parfait artifice? Le plus grand pécheur n'a besoin que d'étendre sa main pécheresse pour rencontrer qui l'aide à s'élever, de degré en degré, de l'abîme de son péché au plus haut des cieux.*

Et tout cela n'est que la forme visible et extérieure, et jusqu'à un certain point imparfaite, des effets merveilleux de ce secours surnaturel que Dieu donne à l'homme pour qu'il marche d'un pied ferme dans le

rude sentier de la vie. Pour se faire une idée de ce surnaturalisme merveilleux, il faut pénétrer avec les yeux de la foi dans les régions les plus hautes et les plus reculées ; il faut regarder l'Église, mue perpétuellement par l'action très-secrète de l'Esprit-Saint ; il faut pénétrer dans le sanctuaire retiré des âmes, et y voir comment la grâce de Dieu les sollicite et les recherche, comment l'âme de l'homme ouvre ou ferme son oreille à ce divin appel, et comment s'établit et se poursuit continuellement, entre la créature et son créateur, un silencieux entretien. Il faut voir, d'un autre côté, ce qu'y fait, ce qu'y dit, ce qu'y cherche l'esprit des ténèbres, et comment l'âme de l'homme va et vient, et s'agite et se fatigue entre deux éternités pour s'abîmer enfin, selon l'esprit qu'elle suit, dans les régions de la lumière ou dans celles des ténèbres. Il faut regarder et voir à notre côté notre ange gardien veillant attentivement pour que les pensées importunes ne nous tourmentent pas, mettant ses mains devant nos pieds pour que nous n'allions pas heurter contre quelque pierre. Il faut ouvrir l'histoire et y lire la manière merveilleuse dont Dieu dispose les événements humains pour sa propre gloire et pour le bien de ses élus, événements dont il est maître, sans que pour cela l'homme cesse d'être maître de ses actions. Il faut voir comment il suscite, en temps opportun, les conquérants et les conquêtes, les généraux et les guerres, et comment il rétablit et pacifie tout en un instant, renversant les guerriers et domptant l'orgueil des conquérants ; comment il permet que des

tyrans se lèvent contre un peuple pécheur, et comment il permet que les peuples rebelles soient parfois le châ-  
timent des tyrans; comment il réunit les tribus et sépare  
les castes ou disperse les nations; comment il donne et  
ôte à son gré les empires, comment il les couche à terre  
et comment il les élève jusqu'aux nues; il faut voir enfin  
comment les hommes marchent, perdus et aveugles,  
dans ce labyrinthe de l'histoire, construisant les nations  
humaines sans qu'aucune sache dire quelle est sa struc-  
ture, ni où est son entrée ni quelle est son issue.

Tout ce vaste et splendide système de surnaturalisme,  
clef universelle et universelle explication des choses  
humaines, est nié implicitement ou explicitement par  
ceux qui affirment la conception immaculée de l'homme.  
Et ceux qui affirment cela aujourd'hui ne sont pas quel-  
ques philosophes seulement; ce sont les gouverneurs  
des peuples, les classes influentes de la société et la so-  
ciété elle-même, empoisonnée du venin de cette héré-  
sie perturbatrice.

Là est l'explication de tout ce que nous voyons et de  
tout ce que nous touchons dans l'état où nous sommes  
tombés, entraînés par la logique de l'erreur. En pre-  
mier lieu, si la lumière de notre raison n'a pas été obs-  
cureie, cette lumière est suffisante, sans le secours de  
la foi, pour découvrir la vérité. Si la foi n'est pas né-  
cessaire, la raison est souveraine et indépendante. Les  
progrès de la vérité dépendent des progrès de la raison;  
les progrès de la raison dépendent de son exercice; son  
exercice consiste dans la discussion; la discussion est

done la vraie loi fondamentale des sociétés humaines et l'unique creuset où, après la fusion, la vérité, dégagée de tout alliage d'erreur, apparaisse dans sa pureté. De ce principe sortent la liberté de la presse, l'inviolabilité de la tribune et la souveraineté réelle des assemblées délibérantes. En second lieu, si la volonté de l'homme n'est pas malade, l'attrait du bien lui suffit pour suivre le bien sans le secours surnaturel de la grâce. Si l'homme n'a pas besoin de ce secours, il n'a pas besoin non plus des sacrements qui le lui donnent ni des prières qui le lui procurent : si la prière n'est pas nécessaire, elle est inutile, et la vie contemplative est une pure oisiveté. Si la vie contemplative n'est qu'oisiveté, la plupart des communautés religieuses n'ont aucune raison d'être : aussi, partout où ont pénétré ces idées, ces communautés ont-elles été détruites. Si l'homme n'a pas besoin des sacrements, il n'a pas besoin non plus de ceux qui les administrent, et, s'il n'a pas besoin de Dieu, il n'a pas besoin de médiateurs : de là le mépris ou la proscription du sacerdoce partout où ces idées ont jeté des racines. Le mépris du sacerdoce se résout partout dans le mépris de l'Église, et le mépris de l'Église se mesure au mépris de Dieu. L'action de Dieu sur l'homme étant niée, et un abîme insondable étant de nouveau ouvert (autant qu'il est possible) entre le créateur et sa créature, immédiatement la société s'écarte instinctivement de l'Église à une distance égale ; de sorte que, partout où Dieu est relégué dans le ciel, l'Église est

reléguée dans le sanctuaire ; tandis qu'au contraire partout où l'homme vit assujéti à la domination de Dieu, il s'assujétit naturellement et instinctivement à la domination de son Église. Tous les siècles attestent cette vérité, et le siècle présent lui rend le même témoignage que les siècles passés.

Tout ce qui est surnaturel étant ainsi écarté, et la religion étant convertie en un déisme vague, l'homme, qui n'a pas besoin de l'Église, enfermée dans son sanctuaire, ni de Dieu, prisonnier dans son ciel comme Enceclade sous son rocher, tourne ses yeux vers la terre et se consacre exclusivement au culte des intérêts matériels : c'est l'époque des systèmes utilitaires, des grands développements du commerce, des fièvres de l'industrie, des insolences des riches et des impatiences des pauvres. Cet état de richesse matérielle et d'indigence religieuse est toujours suivi d'une de ces catastrophes gigantesques que la tradition et l'histoire gravent perpétuellement dans la mémoire des hommes. Les prudents et les habiles se réunissent en conseil pour les conjurer ; mais la tempête arrive en grondant, met en déroute leur conseil et les emporte avec leurs conjurations.

De là une impossibilité absolue d'empêcher l'invasion des révolutions et l'avènement des tyrannies, qui ne sont au fond qu'une même chose, puisque révolutions et tyrannies se résument également dans la domination de la force, qui seule peut régner lorsqu'on a relégué Dieu dans le ciel et l'Église dans le sanctuaire.

Tenter de combler le vide que leur absence laisse dans la société par une sorte de distribution artificielle et équilibrée des pouvoirs publics n'est qu'une folle présomption, une tentative semblable à celle d'un homme qui, en l'absence des esprits vitaux, voudrait reproduire, à force d'industrie et par des moyens purement mécaniques, les phénomènes de la vie. Dieu, l'Église, ne sont pas des formes, aussi n'y a-t-il aucune forme qui puisse remplir le grand vide qu'ils laissent quand ils se retirent des sociétés humaines. Au contraire, il n'y a aucune forme de gouvernement qui soit essentiellement dangereuse lorsque Dieu et son Église se meuvent librement, si, d'un autre côté, les mœurs lui sont amies et les temps favorables.

Il n'y a pas d'accusation plus singulière et plus étrange que celle qui consiste à affirmer, d'une part, avec certaines écoles, que le catholicisme est favorable au gouvernement des masses, et, de l'autre, avec d'autres sectaires, qu'il empêche le développement de la liberté, qu'il favorise l'expansion des grandes tyrannies. Y a-t-il absurdité plus grande que d'accuser du premier fait le catholicisme, continuellement occupé à condamner les révoltes et à sanctifier l'obéissance comme une obligation commune à tous les hommes? Y a-t-il absurdité plus grande que d'accuser du second fait la seule religion de la terre qui enseigne aux peuples que nul homme n'a droit sur l'homme, parce que toute autorité vient de Dieu, que nul ne sera grand s'il n'est petit à ses propres yeux, que les pouvoirs



sont institués pour le bien, que commander c'est servir, et que la souveraineté est un ministère, et par conséquent un sacrifice? Ces principes révélés de Dieu, et maintenus dans toute leur intégrité par sa sainte Église, constituent le droit public de toutes les nations chrétiennes. Ce droit public est l'affirmation perpétuelle de la vraie liberté, parce qu'elle est la perpétuelle négation, la condamnation permanente, d'un côté, du droit des peuples de laisser les voies de l'obéissance pour celles de la révolte, et, d'un autre côté, du droit des princes de convertir leur pouvoir en tyrannie. La liberté consiste précisément dans la double négation de ce droit de tyrannie et de ce droit de révolte, et cela est tellement vrai, que, cette négation acceptée, la liberté est inévitable, tandis que, si on la rejette, la liberté est impossible : l'affirmation de la liberté et la négation de ces droits ne sont, à y bien regarder, que deux expressions différentes d'une seule et même chose. D'où il suit non-seulement que le catholicisme n'est l'ami ni des tyrannies ni des révolutions, mais encore que lui seul les nie et les repousse véritablement : non-seulement qu'il n'est pas l'ennemi de la liberté, mais encore que lui seul a découvert, par sa double négation de la tyrannie et de la révolte, le caractère propre de la vraie liberté.

Il n'est pas moins absurde de supposer, comme le font quelques-uns, que la sainte religion que nous professons, et l'Église qui la contient et la prêche, ou arrêtent ou regardent avec regret le libre développement de la richesse publique, la bonne solution des questions

économiques et l'accroissement des intérêts matériels; s'il est certain que la religion se propose, non pas de rendre les peuples puissants, mais heureux, non pas de rendre les hommes riches, mais saints, il ne l'est pas moins qu'un de ses nobles et grands enseignements impose à l'homme la mission de transformer la nature entière, et de la mettre à son service par le travail. Ce que l'Église cherche, c'est un certain équilibre entre les intérêts matériels et les intérêts moraux et religieux; ce qu'elle cherche dans cet équilibre, c'est que chaque chose soit à sa place, et qu'il y ait place pour toutes choses; ce qu'elle cherche enfin, c'est que la première place soit occupée par les intérêts moraux et religieux, et que les intérêts matériels ne viennent qu'après; et cela, non-seulement parce que les notions les plus élémentaires de l'ordre l'exigent, mais encore parce que la raison nous dit et l'histoire nous enseigne que cette prépondérance, condition nécessaire de cet équilibre, peut seule conjurer et qu'elle conjure infailliblement les grandes catastrophes, toujours prêtes à surgir partout où le développement exclusif des intérêts matériels met en fermentation les grandes concupiscences.

Certains hommes, de nos jours, se montrent persuadés de la nécessité où est le monde, pour ne pas périr, d'avoir l'appui et le secours de notre religion sainte et de la sainte Église; mais, craignant de se soumettre à son joug, qui, s'il est doux pour les humbles, est lourd pour l'orgueil humain, ils cherchent une issue dans une transac-

tion, **acceptant de l'Église et de la religion certaines choses et en repoussant d'autres qu'ils estiment exagérées.** Ces hommes sont d'autant plus dangereux, qu'ils prennent un certain air d'impartialité très-propre à tromper et à séduire les peuples, et au moyen duquel ils se font juges du camp, obligeant l'erreur et la vérité à comparaître devant eux, et cherchant avec une fausse modération je ne sais quel milieu impossible entre elles. La vérité, cela est certain, se trouve entre les erreurs opposées et extrêmes; mais entre la vérité et l'erreur il n'y a point de milieu : entre ces deux pôles contraires il n'y a rien qu'un vide immense; celui qui se place dans ce vide est aussi loin de la vérité que celui qui se place dans l'erreur : on n'est dans la vérité que lorsqu'on est complètement en union avec elle.

Telles sont les principales erreurs des hommes et des classes à qui est échu de notre temps le triste privilège de gouverner les nations. Mais lorsque, tournant les yeux d'un autre côté, le regard s'arrête sur ceux qui se présentent pour réclamer le grand héritage du gouvernement, la raison est troublée et l'imagination confondue de se trouver en présence d'erreurs plus pernicieuses encore et plus abominables. C'est une chose digne de remarque pourtant que, si pernicieuses et abominables qu'elles soient, elles sortent logiquement, comme autant de conséquences rigoureuses et inévitables, des erreurs que je signalais tout à l'heure.

L'immaculée conception de l'homme et la beauté intégrale de la nature humaine étant supposées, voyons

quelles questions se présentent naturellement à l'esprit. Les uns se disent : « Si notre raison est lumineuse et notre volonté droite et excellente, pourquoi nos passions, qui sont de nous et en nous, aussi bien que notre raison et notre volonté, ne seraient-elles pas également bonnes et excellentes? » D'autres se demandent : « Si la discussion est bonne en soi, si elle est le moyen d'arriver à la vérité, comment peut-il y avoir des choses soustraites à sa juridiction souveraine? » D'autres ne conçoivent pas pourquoi, en partant des prémisses acceptées, on n'arrive pas à cette conclusion : « La liberté de penser, de vouloir et d'agir, doit être absolue. » Ceux qui se livrent aux controverses religieuses sont conduits à poser cette question : « Si Dieu n'est pas bon dans la société, pourquoi le reconnaîtrait-on dans le ciel, et pourquoi, si l'Église ne sert de rien, l'admettrait-on dans le sanctuaire? » Un plus grand nombre encore fait celle-ci : « Puisque le progrès vers le bien est indéfini, pourquoi ne pas tenter l'héroïque entreprise d'élever les jouissances à la hauteur des concupiscences, et de changer cette vallée de larmes en un jardin de délices? » Les philanthropes se montrent scandalisés lorsqu'ils rencontrent un pauvre dans les rues, ils ne peuvent comprendre que le pauvre, étant si laid, soit réellement un homme, ni que l'homme, étant si beau, puisse être pauvre. Et ces questions, ces raisonnements, aboutissent à cette conclusion dernière, que, sous une forme ou sous une autre, tous proclament unanimement : « Il y a nécessité, nécessité im-

périeuse, de bouleverser la société, de supprimer les gouvernements, de partager les richesses et d'en finir d'un coup avec toutes les institutions humaines et divines. »

Il est encore, quoique la chose paraisse impossible, il est une erreur qui, n'étant pas à beaucoup près aussi détestable, considérée en elle-même, a néanmoins, par ses conséquences, une portée plus haute que toutes ces erreurs; je veux parler de l'aveuglement de ceux qui ne voient aucun lien entre ces erreurs et les erreurs mères que j'ai d'abord signalées, de ceux qui refusent de croire que celles-là naissent nécessairement et inévitablement de celles-ci. Si la société ne sort pas bientôt de cette erreur pour condamner d'une condamnation radicale et souveraine toutes ces erreurs, les unes comme conséquences et les autres comme prémisses, la société, humainement parlant, est perdue.

En parcourant l'énumération incomplète que je viens de faire des erreurs monstrueuses de notre temps, on remarque que les unes aboutissent à la confusion absolue, à l'anarchie absolue, tandis que les autres rendent nécessaire, pour leur réalisation, un despotisme de proportions inouïes et gigantesques. La première catégorie comprend celles qui se rapportent à l'exaltation de la liberté individuelle et à la violente destruction de toutes les institutions; la seconde, celles qui supposent une ambition organisatrice. Dans le dialecte de l'école, on appelle socialistes en général les sectaires qui répandent les premières, et com-

munistes ceux qui sèment les secondes. Ce que ceux-là cherchent surtout, c'est l'expansion indéterminée de la liberté individuelle aux dépens de l'autorité publique supprimée; les autres, au contraire, tendent à l'entière suppression de la liberté humaine et à un développement gigantesque de l'autorité de l'État. La formule la plus complète de la première de ces doctrines se trouve dans les écrits de M. Émile de Girardin et dans le dernier livre de M. Proudhon. Celui-là a découvert la force centrifuge, celui-ci la force centripète de la société future que gouverneront les idées socialistes, et qui obéira à deux mouvements contraires, l'un de répulsion, produit par la liberté absolue, l'autre d'attraction, produit par un tourbillon de contrats. Quant au communisme, son essence consiste dans la confiscation de toutes les libertés et de toutes choses au profit de l'État.

Ce que toutes ces erreurs sociales ont de monstrueux tient à la profondeur des erreurs religieuses, où elles ont leur explication et leur origine. Les socialistes ne se contentent pas de reléguer Dieu dans le ciel; ils vont plus loin, ils font profession publique d'athéisme, ils nient Dieu en tout. La négation de Dieu, source et origine de toute autorité, étant admise, la logique exige la négation absolue de l'autorité même : la négation de la paternité universelle entraîne la négation de la paternité domestique; la négation de l'autorité religieuse entraîne la négation de l'autorité politique. Quand l'homme se trouve sans Dieu,

aussitôt le sujet se trouve sans roi et le fils sans père.

Il me semble évident que le communisme, de son côté, procède des hérésies panthéistes et de celles qui leur sont parentes. Lorsque tout est Dieu et que Dieu est tout, Dieu est surtout démocratie et multitude : les individus, atomes divins et rien de plus, sortent du tout qui les engendre perpétuellement pour rentrer dans le tout qui perpétuellement les absorbe. Dans ce système, ce qui n'est pas le tout n'est pas Dieu, quoique participant de la Divinité, et ce qui n'est pas Dieu n'est rien, parce qu'il n'y a rien hors de Dieu, qui est tout. De là le superbe mépris des communistes pour l'homme et leur négation insolente de la liberté humaine; de là ces aspirations immenses à la domination universelle par la future démagogie, qui s'étendra sur tous les continents et jusqu'aux dernières limites de la terre; de là ces projets d'une folie furieuse, qui prétend mêler et confondre toutes les familles, toutes les classes, tous les peuples, toutes les races d'hommes, pour les broyer ensemble dans le grand mortier de la révolution, afin que de ce sombre et sanglant chaos sorte un jour le Dieu unique, vainqueur de tout ce qui est divers; le Dieu universel, vainqueur de tout ce qui est particulier; le Dieu éternel, sans commencement ni fin, vainqueur de tout ce qui naît et passe; le Dieu-Démagogie annoncé par les derniers prophètes, astre unique du firmament futur, qui apparaîtra porté par la tempête, couronné d'éclairs et servi par les ouragans. La démagogie est le grand Tout, le vrai Dieu, Dieu

armé d'un seul attribut, l'omnipotence, et affranchi de la bonté, de la miséricorde, de l'amour, ces trois grandes faiblesses du Dieu catholique. A ces traits, qui ne reconnaîtrait le Dieu d'orgueil, Lucifer ?

Quand on considère attentivement ces abominables doctrines, il semble impossible de ne pas y voir quelque chose du signe mystérieux, mais visible, dont l'erreur sera marquée aux temps annoncés par l'Apocalypse. Si une crainte religieuse ne m'empêchait pas de chercher à soulever le voile qui couvre ces temps redoutables, je pourrais peut-être appuyer sur de puissantes raisons d'analogie cette opinion : que le grand empire antichrétien sera un empire démagogique colossal, gouverné par un plébéien de grandeur satanique, l'homme de péché.

Après avoir considéré en général les principales erreurs du temps et démontré que toutes ont leur origine dans quelque erreur religieuse, il me semble convenable et même nécessaire de m'arrêter à quelques applications qui mettront dans tout son jour cette vérité.

Ainsi, par exemple, il me paraît hors de doute que tout ce qui altère la notion du gouvernement de Dieu sur l'homme affecte au même degré et de la même manière les gouvernements institués dans les sociétés civiles. La première erreur religieuse des temps modernes a été le principe de l'indépendance et de la souveraineté de la raison humaine. A cette erreur dans l'ordre religieux correspond, dans l'ordre politique, celle qui consiste à affirmer la souveraineté de l'intelli-



gence. Et de là vient que la souveraineté de l'intelligence a été le fondement universel du droit public dans les sociétés combattues par les premières révolutions. Telle est l'origine des monarchies parlementaires avec leur cens électoral, leur division des pouvoirs, leur presse libre et leur tribune inviolable.

La seconde erreur est relative à la volonté, et consiste, quant à l'ordre religieux, à affirmer que la volonté, droite de soi, n'a jamais besoin, pour se porter au bien, de la sollicitation ni de l'impulsion de la grâce. A cette erreur correspond, dans l'ordre politique, celle qui consiste à affirmer que, toute volonté étant de soi droite, il ne doit y en avoir aucune qui soit dirigée et aucune qui ne soit directrice. Ce principe est la base du suffrage universel, et c'est là l'origine du système républicain.

La troisième erreur se rapporte aux appétits et consiste à affirmer, dans l'ordre religieux, l'immaculée conception de l'homme étant supposée, que ses appétits sont tous et toujours légitimes. A cette erreur correspond, dans l'ordre politique, celle qui demande aux gouvernements de s'ordonner pour une seule fin : la satisfaction de toutes les concupiscences. Ce principe est la base de tous ces systèmes socialistes, dont les partisans combattent aujourd'hui pour la domination, et qui, les choses suivant leur cours naturel sur la pente où nous sommes, finiront par la conquérir.

On le voit donc : l'hérésie perturbatrice, qui, d'un côté, nie le péché originel, affirmant, de l'autre, que

L'homme n'a pas besoin d'une direction divine, cette hérésie conduit d'abord à affirmer la souveraineté de l'intelligence, ensuite à affirmer la souveraineté de la volonté, et enfin à affirmer la souveraineté des passions, trois souverainetés perturbatrices.

Il n'y a qu'à savoir ce qui s'affirme ou se nie de Dieu dans les régions religieuses, pour savoir ce qui s'affirme ou se nie du gouvernement dans les régions politiques. Lorsqu'un vague déisme prévaut dans les premières, tout en reconnaissant que Dieu règne sur toute la création, on nie qu'il la gouverne. Alors, dans les régions politiques prévaut la maxime parlementaire : *Le roi règne et ne gouverne pas.*

Lorsqu'on nie l'existence de Dieu, on nie tout du gouvernement, et on lui refuse jusqu'au droit d'exister. A ces époques de malédiction surgissent et se propagent avec une épouvantable rapidité les idées anarchiques des écoles socialistes.

Enfin, lorsque l'idée de la Divinité et celle de la création se confondent dans cette affirmation que les choses créées sont Dieu, et que Dieu est l'universalité des choses créées, alors le communisme prévaut dans les régions politiques, comme le panthéisme dans les régions religieuses, et la justice de Dieu met l'homme à la merci d'abjects et abominables tyrans.

Ramenant les yeux vers l'Église, il me sera facile de démontrer qu'elle a été l'objet des mêmes erreurs, qui conservent toujours leur indestructible identité, soit qu'elles s'appliquent à Dieu, soit qu'elles troublent

son Église, soit qu'elles bouleversent les sociétés civiles.

L'Église peut être considérée de deux manières différentes : ou en elle-même, comme une société indépendante et parfaite qui a en soi tout ce qu'il lui faut pour agir librement et pour se mouvoir largement ; ou dans ses rapports avec les sociétés civiles et les gouvernements de la terre.

Considérée sous le point de vue de son organisme intérieur, l'Église s'est vue dans la nécessité de contenir et de repousser un vaste débordement de pernicieuses erreurs, et il est digne de remarque que, parmi ces erreurs, les plus pernicieuses sont celles qui attaquent son unité dans ce qu'elle a de plus merveilleux et de plus parfait, le pontificat, pierre fondamentale du divin édifice. Au nombre de ces erreurs est celle qui refuse au vicaire de Jésus-Christ sur la terre la succession unique et indivise du pouvoir apostolique en ce qu'il a d'universel, et qui, partageant cette succession, fait des évêques ses cohéritiers. Si cette erreur pouvait prévaloir, elle introduirait la confusion et le désordre dans l'Église du Seigneur, et la convertirait par la multiplication du souverain pontificat, qui est l'autorité essentielle, l'autorité indivisible, l'autorité incommunicable, en une aristocratie des plus turbulentes. Conservant l'honneur d'une vaine présidence, mais dépouillé de la juridiction réelle et du gouvernement effectif, le Souverain Pontife, sous l'empire de cette erreur, vit, inutile, au Vatican, comme Dieu, sous l'empire de l'erreur déiste,

vit, inutile, dans le ciel, et comme le roi, sous l'empire de l'erreur parlementaire, vit, inutile, sur le trône.

Ceux qui, s'accommodant mal de l'empire de la raison, de soi aristocratique, lui préfèrent celui de la volonté, de soi démocratique, tombent dans le presbytérianisme, qui est la république dans l'Église, comme ils tombent dans le suffrage universel, qui est la république dans les sociétés civiles.

Ceux qui, épris de la liberté individuelle, l'exagèrent jusqu'au point de lui reconnaître une souveraineté sans bornes et de demander la destruction de toutes les institutions répressives, ceux-là tombent, quant à l'ordre civil, dans la société contractuelle de Proudhon, et, quant à l'ordre religieux, dans ce système de l'inspiration individuelle que professèrent de fanatiques sectaires durant les guerres religieuses de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Enfin, ceux qui sont séduits par les erreurs panthéistes aboutissent, dans l'ordre ecclésiastique, à la souveraineté indivise de la multitude des fidèles, comme dans l'ordre divin, à la déification de toutes choses, comme dans l'ordre civil, à la constitution de la souveraineté universelle et absorbante de l'État communiste.

Toutes ces erreurs relatives à l'ordre hiérarchique établi de Dieu dans son Église, si graves qu'elles soient dans la région des spéculations, perdent grandement de leur importance dans le domaine des faits, parce qu'il est absolument impossible qu'elles puissent prévaloir dans une société que les promesses divines

mettent à l'abri de leurs ravages. Mais il n'en est pas de même des erreurs qui touchent aux rapports entre l'Église et la société civile, entre le sacerdoce et l'empire. Celles-ci ont eu, en d'autres siècles, la puissance de troubler la paix des peuples, et cette puissance, elles l'ont encore; non pas qu'il leur soit donné d'empêcher l'expansion irrésistible de l'Église dans le monde, mais elles mettent à cette expansion des obstacles et des entraves et retardent ainsi le jour où son empire n'aura d'autres limites que les limites mêmes de la terre.

Ces erreurs sont de diverses espèces, selon qu'on affirme de l'Église ou qu'elle est égale à l'État, ou qu'elle lui est inférieure, ou qu'elle ne doit avoir aucun rapport avec l'État, ou qu'elle est de tout point inutile. La première est l'affirmation des *régalistes* modérés; la seconde, celle des régalistes conséquents; la troisième, celle des révolutionnaires qui proposent pour première prémisse de leurs arguments la dernière conséquence du réganisme; la dernière est celle des socialistes et des communistes, c'est-à-dire de toutes les écoles radicales, lesquelles prennent pour prémisses de leur argument la dernière conséquence où s'arrête l'école révolutionnaire.

La théorie de l'égalité entre l'Église et l'État conduit les régalistes modérés à représenter comme étant de nature laïque ce qui est de nature mixte, et comme étant de nature mixte ce qui est de nature ecclésiastique. Ils sont forcés de recourir à ces usurpations pour

en former la dot ou le patrimoine que l'État apporte dans cette société égalitaire. D'après cette théorie entre l'Église et l'État, presque tous les points sont controversables, et tout ce qui est controversable doit se résoudre par des arrangements amiables et des transactions : du reste le *placet* pour les bulles, les brefs apostoliques et tous les actes de l'autorité ecclésiastique, est de rigueur, de même que la surveillance, l'inspection et la censure exercée sur l'Église au nom de l'État.

La théorie de l'infériorité de l'Église vis-à-vis de l'État conduit les régalistes conséquents à proclamer le principe des églises nationales, le droit du pouvoir civil de révoquer les accords conclus avec le Souverain Pontife, de disposer à son gré des biens de l'Église, et enfin le droit de gouverner l'Église par des décrets ou des lois, œuvre des assemblées délibérantes.

La théorie qui consiste à affirmer que l'Église n'a rien de commun avec l'État conduit l'école révolutionnaire à proclamer la séparation absolue entre l'État et l'Église, et, comme conséquence forcée, ce principe que l'entretien du clergé et la conservation du culte doivent être à la charge exclusive des fidèles.

L'erreur qui consiste à affirmer que l'Église n'est ici-bas d'aucune utilité, étant la négation de l'Église même, donne pour résultat la suppression violente de l'ordre sacerdotal par un décret qui trouve naturellement sa sanction dans une persécution religieuse.

Ces erreurs, on le voit, ne sont que la reproduction

de celles que nous avons déjà constatées dans les autres sphères : dans l'ordre politique, la coexistence de la liberté individuelle et de l'autorité publique; dans l'ordre moral, la coexistence du libre arbitre et de la grâce; dans l'ordre intellectuel, la coexistence de la raison et de la foi; dans l'ordre historique, la coexistence de la providence divine et de la liberté humaine; dans les sphères les plus élevées de la spéculation, la coexistence de deux mondes, par la coexistence de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, donnent lieu aux mêmes affirmations et négations erronées que la coexistence de l'Église et de l'État.

Toutes ces erreurs, identiques dans leur nature, bien que diverses dans leurs applications, produisent dans toutes ces applications les mêmes résultats funestes. Quand elles s'appliquent à la coexistence de la liberté individuelle et de l'autorité publique, elles produisent la guerre, l'anarchie et les révolutions dans l'État; quand elles ont pour objet le libre arbitre et la grâce, elles produisent d'abord la division et la guerre intérieure, puis l'exaltation anarchique du libre arbitre, et enfin la tyrannie des concupiscences dans le cœur de l'homme; quand elles s'appliquent à la raison et à la foi, elles produisent d'abord la révolte de la raison contre la foi, ensuite le désordre, l'anarchie et le vertige dans les régions de l'intelligence humaine; quand elles s'appliquent à l'intelligence de l'homme et à la providence de Dieu, elles produisent les catastrophes dont est semé le champ de l'histoire; quand elles s'appli-

quent enfin à la coexistence de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, l'anarchie, la confusion et la guerre se dilatent dans toutes les sphères et sont dans toutes les régions.

On voit par là qu'en dernière analyse et en dernier résultat toutes ces erreurs, dans leur variété presque infinie, se résolvent en une seule, laquelle consiste en ce qu'on a méconnu ou faussé l'ordre hiérarchique, immuable de soi, que Dieu a mis dans les choses. Cet ordre établit la supériorité hiérarchique de tout ce qui est surnaturel sur tout ce qui est naturel, et, par conséquent, la supériorité hiérarchique de la foi sur la raison, de la grâce sur le libre arbitre, de la providence divine sur la liberté humaine, de l'Église sur l'État, et, pour tout dire à la fois et en un seul mot, la supériorité de Dieu sur l'homme.

Le droit réclamé par la foi d'éclairer la raison et de la guider n'est pas une usurpation, c'est une prérogative conforme à l'excellence de sa nature; au contraire, la prérogative réclamée par la raison d'assigner à la foi ses limites et son domaine n'est pas un droit, mais une prétention ambitieuse que condamne sa nature inférieure et subordonnée. La soumission aux inspirations secrètes de la grâce est conforme à l'ordre universel, parce que ce n'est autre chose que la soumission aux sollicitations divines et aux appels divins; au contraire, le mépris de la grâce, la négation de la grâce, la révolte contre la grâce, constituent le libre arbitre dans un état intérieur d'indigence et



dans un état extérieur de rébellion contre l'Esprit-Saint. L'empire absolu de Dieu sur les grands événements historiques qu'il opère et qu'il permet est sa prérogative incommunicable : l'histoire est comme le miroir où Dieu regarde extérieurement ses desseins ; quand l'homme affirme que c'est lui qui fait les événements et qui tisse la trame merveilleuse de l'histoire, sa prétention est donc insensée : tout ce qu'il peut faire est de tisser pour lui seul la trame de celles de ses actions qui sont contraires aux divins commandements, et d'aider à tisser la trame de celles qui sont conformes à la volonté divine. De même, la supériorité de l'Église sur les sociétés civiles est conforme à la droite raison, car la raison nous dit que le surnaturel est au-dessus du naturel, le divin au-dessus de l'humain ; et c'est pourquoi toute tentative de l'État pour absorber l'Église, se séparer de l'Église, prévaloir sur l'Église, ou seulement s'égaliser à l'Église, est une tentative anarchique, provocatrice de conflits et grosse de catastrophes.

De la restauration de ces principes éternels de l'ordre religieux, de l'ordre politique et social, dépend exclusivement le salut des sociétés humaines. Mais, pour les rétablir dans les intelligences, il faut les connaître, et l'Église catholique seule les connaît. Son droit d'enseigner toutes les nations, qui lui vient de son fondateur et maître, ne se base donc pas seulement sur cette origine divine, il est encore justifié par ce principe de la droite raison : que celui qui ignore doit recevoir l'enseignement de celui qui sait.

Oui, quand même l'Église n'aurait pas reçu du Seigneur le droit souverain d'enseignement, elle serait encore autorisée à l'exercer, par cela seul qu'elle est dépositaire des seuls principes qui aient la vertu de maintenir toutes choses en ordre et en harmonie, et de mettre l'harmonie et l'ordre en toutes choses. Quand on affirme de l'Église qu'elle a le droit d'enseigner, cette affirmation, si légitime et si conforme à la raison, n'est pourtant pas l'expression complète de la vérité : il faut affirmer en même temps que le devoir des sociétés civiles est de recevoir l'enseignement de l'Église. Sans doute les sociétés civiles possèdent la redoutable faculté de ne pas gravir les montagnes élevées des vérités éternelles et de se laisser mollement entraîner, sur les pentes rapides de l'erreur, jusqu'au fond des abîmes : la question est de savoir si on peut dire que celui-là exerce un droit, qui, ayant perdu la raison, commet un acte de folie, si celui-là exerce un droit, qui renonce à tous les droits par le suicide.

La question de l'enseignement, agitée dans ces derniers temps entre les universitaires et les catholiques français, n'a pas été posée par ceux-ci dans ses véritables termes : et l'Église universelle ne peut l'accepter dans les termes où elle se pose. Étant données, d'un côté la liberté des cultes, et de l'autre les circonstances toutes particulières où se trouve aujourd'hui la nation française, il est évident que les catholiques de France n'étaient pas en état de réclamer pour l'Église, en fait d'enseignement, autre chose que la liberté,

et que cette liberté, étant dans ce pays de droit commun, pouvait pour cette raison y servir comme de bouclier et de refuge à la vérité catholique. Mais le principe de la liberté d'enseignement, considéré en lui-même, et abstraction faite des circonstances spéciales où il a été proclamé, est un principe faux que l'Église catholique ne peut accepter. L'Église, en l'acceptant, se mettrait manifestement en contradiction avec toutes ses doctrines : proclamer que l'enseignement doit être libre, c'est proclamer, d'une part, qu'il n'existe pas une vérité déjà connue qui doive être enseignée; ou, en d'autres termes, que la vérité est une chose qu'on ne possède pas, que l'on cherche encore et qu'on n'espère trouver que par la discussion approfondie de toutes les opinions; c'est proclamer, d'autre part, que la vérité et l'erreur ont des droits égaux. Or l'Église affirme que la vérité existe, qu'elle est connue et que, pour la trouver avec certitude, on n'a qu'à la recevoir d'elle, sans qu'il soit besoin de la chercher par la discussion; elle affirme également que l'erreur naît, vit et meurt sans avoir jamais aucun droit, tandis que la vérité demeure toujours en possession du droit absolu. L'Église donc, tout en acceptant la liberté là où de fait rien de plus n'est possible, ne peut la recevoir comme terme de ses désirs, ni la saluer comme l'unique but de ses aspirations<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous croyons devoir rappeler ici que, si, dans l'ardeur de la lutte pour la liberté d'enseignement, quelques catholiques parurent réclamer cette liberté au nom des principes du libéralisme, l'immense majorité repoussa

Telles sont les indications que je crois devoir soumettre à Votre Éminence sur les plus pernicieuses erreurs du temps. De cet examen impartial il résulte, ce me semble, que deux points sont démontrés : le premier, que toutes les erreurs ont une même origine et un même centre; le second, que, considérées dans leur centre et dans leur origine, elles sont toutes des erreurs religieuses. Tant il est vrai que la négation d'un seul des attributs divins entraîne le désordre dans toutes les sphères et met en danger de mort les sociétés humaines.

Si j'étais assez heureux pour que ce travail ne parût pas à Votre Éminence tout à fait inutile, j'oserais la prier de le mettre aux pieds de Sa Sainteté avec l'hommage du profond respect que je professe comme catholique pour sa personne sacrée, pour ses jugements infailibles et ses décisions sans appel.

Je suis de Votre Éminence, etc.

Paris, le 19 juin 1852.

toujours ces principes, contre lesquels ses organes les plus autorisés, et surtout nosseigneurs les évêques, eurent soin de faire en mainte occasion des réserves nécessaires. On peut consulter à ce sujet les écrits de monseigneur Paris, évêque d'Arras, et la collection de l'*Univers*.

(Note des Traducteurs.)

LE MOYEN AGE  
ET  
LE PARLEMENTARISME

---

LETTRE A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES \*

Paris, le 15 novembre 1852.

Monsieur,

Vous avez inséré, dans le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> novembre, un article plein de talent, dans lequel M. Albert de Broglie se montre en dissidence avec moi sur des matières de la plus haute importance. Peu porté d'instinct et par mes principes à m'adresser au public, j'ai cru néanmoins que, dans l'occasion présente, je ne pouvais garder le silence

\* Donoso Cortès, après avoir écrit cette lettre, n'avait pas jugé à propos de la publier; elle a été retrouvée dans ses papiers, et n'a paru, pour la première fois, que dans l'édition espagnole de ses œuvres, au cinquième volume, publié à Madrid en 1855.

Du reste, ces prévisions et toutes celles de mes précédentes lettres peuvent être trompées ; tous les calculs peuvent être déjoués par un de ces coups d'État de la Providence que le vulgaire appelle *coups de fortune*. Tout ce que j'ai annoncé doit arriver, selon l'ordre naturel des choses ; mais généralement ce qui doit arriver de cette manière n'arrive pas. Il y a toujours à point une fièvre pernicieuse, une armée révoltée, un coup d'homme hardi, un changement soudain d'opinion, qui viennent à l'improviste anéantir les espérances des uns, les craintes des autres, la sagesse des sages, l'habileté des habiles, la prudence des prudents, et les calculs de tous.

L'écrit ou plutôt la série d'écrits dont nous donnons la traduction dans les pages suivantes a paru, pour la première fois, à la fin du tome troisième (publié en 1854) de l'édition des œuvres de Donoso Cortès, donnée à Madrid. L'éditeur espagnol le fait précéder de l'avis que voici ;

« Sous le titre d'*Esquisses historico-philosophiques*, nous réunissons divers articles choisis dans les papiers laissés par Donoso Cortès. La plupart de ces articles font partie d'un travail inédit jusqu'à ce jour, dont le commencement nous reste, et qui porte le titre d'*Études sur l'histoire*. On trouve dans ces *Études* non-seulement des idées, mais jusqu'à des paragraphes entiers, que l'auteur a fait entrer dans quelques-uns de ses écrits postérieurs, et particulièrement dans l'*Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*. Nous les publions non-seulement à cause de leur mérite intrinsèque, mais surtout parce qu'il nous semble que l'on doit les considérer comme la préparation immédiate, et, jusqu'à un certain point, comme la préface naturelle de toutes les productions importantes par lesquelles, depuis l'année 1849, Donoso Cortès, soit comme orateur parlementaire, soit comme écrivain, a augmenté le riche trésor apologetique de la religion, en répandant une si abondante lumière dans le domaine des sciences morales. »

On voit par cet avis que les écrits dont se composent les cinq volumes de l'édition de Madrid ne sont pas les seuls que Donoso Cortès ait laissés, puisqu'il y est question de travaux inédits jus-

qu'à ce jour. Voici, d'un autre côté, ce que nous lisons dans l'*Avis au lecteur* qui se trouve en tête du cinquième volume, publié en 1855 :

« Un sentiment de loyauté nous porte à faire remarquer que la  
« présente édition ne comprend pas toutes celles des œuvres de  
« Donoso Cortès qui seraient dignes de voir le jour, et qu'on n'y  
« a pas inséré sans y faire quelques suppressions toutes celles  
« qu'elle renferme. La vie de Donoso Cortès a été si étroitement  
« liée à des événements et à des personnages importants de no-  
« tre temps, qu'il n'était pas possible de publier, sans s'exposer  
« à quelque inconvénient, certains jugements sur des choses qui,  
« véritablement, ne sont pas du domaine public, et certaines des-  
« criptions de caractères trop piquantes pour n'être pas du do-  
« maine de l'histoire future, mais trop scabreuses pour être li-  
« vrées, dès cette heure, à l'insatiable curiosité des temps  
« présents. »

En lisant ces *Esquisses*, le lecteur voudra bien ne pas oublier que ce ne sont que des esquisses, et qu'elles ont été publiées depuis la mort de l'auteur sans qu'il ait pu les revoir et les corriger; il ne serait donc pas juste de le rendre responsable des inexactitudes de langage qui peuvent s'y rencontrer, surtout dans les parties qui touchent plus directement à la théologie.

(*Note des Traducteurs.*)



# ESQUISSES

## HISTORICO-PHILOSOPHIQUES

---

### I

#### NOTIONS PRÉLIMINAIRES POUR SERVIR D'INTRODUCTION AUX ÉTUDES SUR L'HISTOIRE.

Tous les événements ont leur explication et leur origine dans la volonté de Dieu et dans celle de l'homme; c'est pourquoi l'objet perpétuel de l'histoire est Dieu et l'homme, considérés comme êtres actifs et libres. Leur liberté et leur activité, identiques par leur nature, diffèrent par leur étendue. L'homme agit, emprisonné dans l'espace et dans le temps; Dieu n'a pas de prison; son action est sans bornes et sans obstacles. La liberté de l'homme est limitée par la volonté de Dieu tandis que celle de Dieu n'a d'autre limite que sa sagesse infinie : d'où l'on voit que Dieu n'agit pas sans une raison suffisante aux yeux de sa sagesse, et que l'homme ne peut agir sans une permission d'en haut. S'il n'arrive rien que Dieu ne fasse ou ne permette, et si Dieu ne

permet pas d'agir ou n'agit pas sans une raison suffisante, il s'ensuit que tout ce qui arrive réalise un de ces inscrutables desseins qui ont toujours été présents dans l'entendement divin et dans la raison souveraine.

Dieu est le principe, le milieu et la fin de l'histoire. La création de l'homme fut un miracle de son amour; la conservation du genre humain est un miracle de sa providence; et, à la fin des temps, il opérera sur tous les hommes le miracle de sa miséricorde et de sa justice. L'objet de l'histoire est l'explication de ces trois miracles. Il appartient à l'histoire de vérifier pour quelle cause et pour quelle fin Dieu créa l'homme; quelles sont les lois par lesquelles il maintient et conserve le genre humain, et en vertu de quels statuts antérieurement promulgués il doit juger les nations. Comme toutes ces choses sont naturellement cachées à l'entendement humain, l'histoire universelle serait absolument impossible si, dans la nuit épaisse des temps, ne brillait pas sans interruption, comme un phare resplendissant aux yeux de l'historien, la lumière de la religion révélée. Et c'est ce qui explique pourquoi les historiens de l'antiquité, dont les yeux étaient fermés à cette lumière, ne parvinrent pas à ourdir la trame merveilleuse de cette histoire. Ignorant l'unité de Dieu, de son pouvoir infini, de sa providence souverainement sage, et l'unité du genre humain, ils ont connu les événements de la Grèce, de Rome et de l'Asie, mais ils ne surent pas un mot de l'histoire de l'homme.

*La première histoire universelle qui ait paru dans le*

monde, c'est la *Cité de Dieu* de saint Augustin, livre prodigieux, commentaire sublime de la Bible, le livre des prodiges. Plus tard, au siècle d'or de la littérature française, le grand Bossuet, suivant les pas du Platon chrétien, traça d'une main ferme et d'un pinceau puissant le tableau de l'humanité considérée comme un seul et même homme qui tantôt marche fidèlement dans les voies de la vérité, et tantôt s'égare dans les sentiers de l'erreur, d'où Dieu le ramène par le fléau de sa justice ou par l'attrait de sa miséricorde.

Contre ces éminents docteurs, pour les combattre et les contredire, se levèrent des hommes, qui, mettant au service de l'erreur un brillant génie, eurent la puissance de changer l'histoire en fable. Ils tirèrent de leur propre entendement les lois suivant lesquelles se gouvernent les sociétés, établirent des rapports arbitraires entre les choses, changèrent à leur gré ceux qui unissent étroitement le Créateur et la créature, et prétendirent être et agir à la manière de Dieu, qui d'un seul mot tira la lumière des ténèbres et l'ordre du chaos.

L'histoire alors ne fut plus ce qu'elle avait été sous la main des docteurs catholiques : le récit simple et majestueux des faits; elle devint une exposition dogmatique d'une théorie philosophique ou sociale, de soi intolérante et inflexible. On vit alors s'élever philosophes contre philosophes, théories contre théories, systèmes contre systèmes, et il en résulta une telle confusion, une telle mêlée, que les hommes furent sur le point de ne

**pouvoir plus distinguer la vérité de l'erreur, et de ne savoir que penser de Dieu, de l'homme et du genre humain.**

Selon les uns, l'humanité suit le chemin d'un progrès indéfini, toujours en ligne droite ; selon les autres, condamnée à faire et à défaire le tissu de sa vie, elle tourne perpétuellement dans un cercle. Il est des philosophes qui n'ont vu dans l'histoire que la lutte de la fatalité, représentée par la nature, et de la liberté, représentée par l'homme ; d'autres distinguent autant de principes dominants qu'il y a de contrées dans le monde : l'immobilité absolue a son empire en Asie ; la mobilité perpétuelle son siège dans la Grèce ; la mobilité et l'immobilité se disputent Rome, ayant à leurs ordres, la première le Sénat et la noblesse, la seconde le peuple et la populace. Ces mêmes principes, qui se combattent à Rome, s'unissent, se limitent et vivent en paix dans les régions germaniques. Ainsi l'Asie est le symbole du despotisme, la Grèce celui de la liberté, Rome celui du combat, l'Allemagne celui de l'harmonie. Un philosophe croit l'humanité douée d'un mouvement spontané, un autre la croit mue par un Dieu aveugle, sourd et implacable, un Dieu semblable au destin des sociétés païennes.

Laissant de côté ces vaines spéculations et ces controverses stériles, nous chercherons ici à exposer brièvement et sommairement, à l'aide de définitions claires et simples, le point de vue catholique de l'histoire.

L'histoire, considérée en général, est la biographie

du genre humain. Cette biographie comprend le récit de tous les événements qui intéressent l'humanité, et l'exposition de leurs causes.

Les causes des événements sont générales ou particulières.

Au point de vue catholique, il n'y a qu'une cause générale de tous les événements humains, et cette cause est la Providence divine. La Providence divine, considérée comme cause générale de tout ce qui arrive, agit d'une manière naturelle ou surnaturelle : naturelle quand elle laisse à elle-même l'action des causes secondes; surnaturelle quand elle provoque les événements directement, immédiatement et miraculeusement.

La Providence n'est autre chose que cette souveraine sagesse avec laquelle Dieu a marqué sa fin à chaque chose, et qui mène chaque chose à sa fin, tantôt par l'action des causes secondes, tantôt par son intervention directe et souveraine.

Les causes particulières ou secondes des événements, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, ne sont sujettes ni au poids, ni au nombre, ni à la mesure. Dans l'ordre moral, la première par son importance est la liberté de l'homme.

La liberté de l'homme ne consiste pas dans la faculté souveraine de choisir la fin, mais dans la faculté entière de choisir une des voies qui mènent plus ou moins directement à cette fin nécessaire.

La liberté et la sagesse de Dieu éclatent dans la dési-

gnation de la fin; la liberté de l'homme est évidente dans le choix de la voie. C'est ainsi que l'homme agit de concert avec Dieu dans la création des merveilles de l'histoire.

Si, après ce que nous venons d'exposer, on exigeait de nous une définition de l'histoire qui comprenne les divers éléments de notre doctrine, nous dirions : L'histoire, considérée en général, est le récit des événements qui manifestent les desseins de Dieu sur l'humanité et leur réalisation dans le temps, soit par son intervention directe et miraculeuse, soit par l'action de la liberté de l'homme.

L'histoire se divise en *histoire ancienne*, qui comprend l'ensemble des événements par lesquels se manifestent les desseins de Dieu sur le peuple hébreu et sur les peuples idolâtres, depuis la création jusqu'à la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et en *histoire moderne*, qui comprend l'ensemble des événements par lesquels se manifestent les desseins de Dieu sur le peuple juif, sur le peuple chrétien et sur les autres peuples de la terre, depuis la naissance du Sauveur jusqu'à nos jours.

L'histoire moderne et l'histoire ancienne se subdivisent en raison de la matière et en raison des temps : en raison de la matière, l'histoire ancienne en *histoire sainte* et en *histoire profane*. L'histoire sainte comprend l'ensemble des événements qui manifestent les desseins de Dieu sur le peuple hébreu, comme ombre et figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son Église. L'his-

toire profane comprend l'ensemble des événements qui manifestent les desseins de la Providence sur les empires et sur les nations, et montre comment chacune de celles-ci concourt, sans le savoir, à l'accomplissement des décrets de Dieu sur son peuple et sur l'Église de Jésus-Christ. En raison des temps, elle se subdivise en *histoire des temps primitifs*, qui comprend l'ensemble des événements par lesquels se manifestent les desseins de la Providence sur le genre humain depuis la CRÉATION jusqu'au DÉLUGE, et en *histoire des temps post-diluviens*, qui comprend l'ensemble des événements par lesquels se manifestent les desseins de la Providence sur le genre humain, depuis le DÉLUGE jusqu'à la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les principaux événements de l'*histoire des temps primitifs* sont :

La création.

L'institution du mariage et de la société domestique.

La prise de possession du Paradis terrestre par l'homme et la femme.

La première faute ou la désobéissance.

Le premier châtiment ou la corruption de la nature humaine, et l'expulsion du paradis terrestre.

La première promesse annonçant le Sauveur.

L'institution de la société civile et du culte.

Le premier crime du frère contre le frère ou Caïn et Abel.

La première transgression des lois du mariage ou la polygamie.

**La première division entre les races, ou les enfants des hommes et les enfants de Dieu.**

La confusion du bien et du mal, symbolisée dans la confusion des enfants de Dieu avec les enfants des hommes.

La corruption universelle.

Le déluge.

Les principaux événements de *l'histoire des temps post-diluviens* sont :

La confusion des langues et la dispersion des peuples.

L'oubli de la tradition religieuse.

La vocation d'Abraham.

La fondation des premiers empires.

La déification idolâtrique de leurs fondateurs.

Moïse ou la délivrance, et la loi écrite du peuple de Dieu.

La république des Hébreux ou les Juges.

La monarchie des Hébreux et l'achèvement du temple ou David et Salomon.

Décadence de la monarchie; la captivité; Nabuchodonosor.

La délivrance : Cyrus.

Vicissitudes des grands empires d'Assyrie, de Chine, d'Égypte et de Perse.

La Grèce; ses monarchies, ses républiques, ses arts et sa gloire.

L'empire de Macédoine.

L'empire romain.

La naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.



Par rapport à la matière, l'histoire moderne se subdivise en *histoire ecclésiastique* et en *histoire profane*. L'histoire ecclésiastique comprend l'ensemble des événements par lesquels se manifestent les desseins de Dieu dans l'institution, la conservation et l'expansion de son Église. L'histoire profane comprend l'ensemble des événements par lesquels se manifestent les desseins de Dieu sur les empires et sur les nations, attentifs à l'enseignement du christianisme promulgué par l'Église catholique. Par rapport aux temps, elle se subdivise : 1° en *histoire de l'empire romain et des premiers siècles de l'Église*, laquelle comprend tous les événements par lesquels se manifestent les desseins de Dieu dans la décadence et la ruine lamentable de l'empire des Césars, dans la miraculeuse propagation du christianisme et dans son intronisation au Capitole; 2° en *histoire du moyen âge*, laquelle embrasse l'ensemble des événements par lesquels se manifestent les desseins de la Providence sur les Barbares du Nord que le christianisme s'incorpore, sur l'ancienne société en lambeaux que le christianisme régénère, sur les nouveaux États qui se constituent et s'élèvent, et sur l'Église catholique qui, prenant le plus grand développement, répand dans le monde entier la semence féconde de toutes les vérités; 3° en *histoire de la décomposition et du fractionnement de la république chrétienne*, laquelle comprend l'ensemble des événements par lesquels se manifestent les desseins de la Providence dans la grande apostasie provoquée par la réforme de Luther, et dans les grandes

catastrophes qui depuis n'ont cessé de frapper les peuples et les rois.

Les principaux événements de l'histoire de l'empire romain et des premiers siècles de l'Église sont :

La prédication des apôtres.

La corruption, l'extravagance et la folie des Césars, la décadence physique, morale et religieuse de la société romaine.

La régénération de cette société par la propagation silencieuse et rapide du christianisme.

Persécutions de l'Église. Ses apologistes et ses docteurs.

Les premiers instituts ou Ordres religieux.

Les premiers conciles.

Paix et triomphe de l'Église : translation du siège de l'empire à Byzance au temps de Constantin.

Les principaux événements de l'histoire du *moyen âge* sont :

L'invasion des peuples barbares.

La chute de l'empire d'Occident.

Les divers États fondés par les conquérants.

L'Église persécutée par les Barbares et conquérant ses persécuteurs.

Les accroissements de l'Église et des pontifes romains.

L'islamisme. Ses conquêtes.

L'empire d'Occident rétabli par Charlemagne.

La féodalité.

Le démembrement de l'empire de Charlemagne.

L'empire germanique.

La guerre entre le sacerdoce et l'empire.

Les croisades. Prodigieuses découvertes.

La chute de Constantinople au pouvoir des Turcs.

Les principaux événements de *l'histoire de la décomposition et du fractionnement de la république chrétienne* sont :

La réforme commencée et menée à bout par Luther, Zwingle et Calvin. Sa propagation en Suisse, en Suède, en Danemark, en Prusse et dans les îles britanniques.

Le concile de Trente.

La propagation de la foi en Asie, en Afrique et en Amérique.

La fondation de la Compagnie de Jésus.

Les guerres de religion : guerre de Trente-Ans.

La paix de Westphalie : consommation de l'apostasie.

Le changement des monarchies féodales en monarchies absolues.

Les guerres politiques pour affermir l'équilibre européen.

Décadence du pouvoir temporel des papes.

Doctrines philosophiques.

Révolte des Pays-Bas.

Révolution d'Angleterre.

Guerre de l'indépendance d'Amérique.

Expulsion des jésuites.

Révolution française.

Tels me semblent être les grands événements de l'histoire, considérée sous son point de vue le plus général.

## II

## LA CRÉATION.

Nul spectacle ne surpasse en magnificence celui de l'univers, si ce n'est le spectacle de sa création; et nul spectacle ne surpasse celui de la création, si ce n'est le spectacle de son créateur dont les astres et les mondes, les anges et les hommes, le ciel et la terre, proclament la gloire.

Cet être sans commencement, et en qui toutes choses ont leur commencement; sans fin, et en qui toutes choses ont leur fin; grand par-dessus toutes les grandeurs; élevé par-dessus toutes les hauteurs, c'est le Dieu qu'ont adoré, le front dans la poussière, Moïse sur le Sinaï, Abraham sous sa tente, et Salomon dans le Temple; le Dieu que les gentils n'ont pas connu; le Dieu qui, fait homme, a été mis ignominieusement à mort par les Juifs; le Dieu que les Juifs doivent adorer, que les gentils adorent, comme il l'avait annoncé lui-même aux nations par la bouche de ses prophètes.

Les peuples gentils n'ont pas manqué de systèmes cosmogoniques, leurs fables en sont pleines; mais, entre ces systèmes et l'enseignement de Moïse, il y a la même incommensurable distance qu'entre la fable et l'histoire, la même qu'entre les dieux d'Homère, inventés par les hommes et oubliés par les nations, et le Dieu

de la Bible, connu des Hébreux et adoré par les chrétiens.

Tous ces systèmes, malgré de grandes différences, se ressemblent beaucoup. Cette ressemblance tient à ce que, dans tous, il y a une disproportion infinie entre le principe, le moyen et la fin; entre l'agent, l'action et l'œuvre; entre le créateur, l'acte de la création et la créature. Dans tous, l'univers qui, considéré comme fin, est le terme du moyen et du principe; qui, considéré comme œuvre, est le terme de l'action et de l'agent; et qui, considéré comme créature, est le terme de la création et du créateur, est cependant supérieur en dignité et en beauté au créateur qui l'a créé par sa volonté, à l'agent dont il fut l'œuvre, et au principe qui l'a contenu dans son sein. Et cela ne saurait surprendre si l'on considère que l'univers est l'œuvre de Dieu, tandis que, dans tous les systèmes cosmogoniques, le créateur même de l'univers était l'œuvre des hommes; n'est-il pas tout simple que l'œuvre du créateur soit supérieure à l'œuvre de la créature; que des dieux inventés par l'esprit humain soient inférieurs à cette immense et admirable machine de l'univers, dont le plan et la structure furent éternellement présents dans l'entendement divin.

Quiconque entreprend de raconter aux hommes l'acte merveilleux de la création est obligé de leur montrer un Dieu plus grand que l'univers, un créateur plus grand que la créature. Or l'homme lui-même fait partie de l'univers; quel homme pourra donc, s'il n'est pas

inspiré de Dieu, concevoir l'idée d'un Dieu plus grand que cet univers, dont il fait partie? Mais quel peut être l'homme inspiré de Dieu pour raconter la création, si ce n'est Moïse? Et ce Dieu plus grand que l'univers, quel peut-il être, si ce n'est le Dieu, type éternel, incompréhensible, de toutes les beautés, exemplaire ineffable de toutes les perfections, le Dieu des chrétiens?

L'Éternité est sienne, et Il est l'éternité; l'existence est sienne, et Il est l'existence; la justice est sienne, et Il est la justice; la clémence est sienne, et Il est la clémence; la lumière est sienne, et Il est la lumière; la vérité est sienne, et Il est la vérité : le commencement, le milieu et la fin de toutes choses sont en Lui, et Il est le commencement, le milieu et la fin de toutes choses; Il est le grand contenu et le grand contenant. Qu'est-il? Il est ce qu'il est : Il ne peut se définir que par lui-même. Pourquoi est-il? Il est parce qu'il est : cause et raison de toutes choses, Il est à lui-même sa propre raison et sa propre cause; Il est Celui qui est.

Dans le principe, il créa le ciel des cieux avec tous les esprits purs, la terre avec toutes les substances corporelles, et ce principe même, qui est le temps, qui a commencé avec elles et qui finira quand elles finiront.

Il ne tira pas les choses de lui-même, parce que le Verbe seul est engendré du Père, ni de la matière préexistante, parce que rien ne préexiste à la création, rien que le Père, qui est éternellement par soi-même; le Fils, que le Père engendre éternellement, et l'Esprit

saint, qui procède éternellement de l'un et de l'autre ; trois personnes en un seul Dieu, vrai Dieu, Dieu vivant, un dans la substance, trine dans les personnes. C'est donc du néant qu'il a tiré toutes choses, et il les en a tirées par un acte de son infinie sagesse, de son amour infini, de sa volonté toute-puissante.

La terre, qu'il tira du néant, informe et nue (*inanis et vacua*), était comme un terme moyen entre le néant, d'où elle sortait, et l'existence que lui réservait celui qui lui donna l'être ; elle avait, du néant, le manque absolu de toute *forme actuelle*, et de l'existence, la substance, base de toutes les formes possibles.

Ainsi nue et informe, la terre était le chaos ténébreux où toutes choses étaient hors de leur place, et où il n'y avait place pour aucune chose.

La terre était enveloppée dans les eaux ; et l'Esprit-Saint planait au-dessus, fécondant sous ses ailes les eaux et les ténèbres.

Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut ; il sépara la lumière des ténèbres, et il y eut le jour et la nuit ; il divisa les eaux en supérieures et inférieures, et mit entre elles les voûtes du ciel ; il réunit les eaux inférieures en un immense réceptacle, et il l'appela *mer*, et les parties arides que les eaux, en se réunissant, laissèrent à découvert, il les appela *terre*. Ainsi Dieu rendit le chaos fécond en tirant du chaos toutes les formes, comme il avait fécondé le néant en tirant du néant toutes les substances inertes.

Dieu dit à la terre de se parer ; et la terre se couvrit

de plantes, d'arbres, de fleurs, de douce verdure; et, pour que toutes ces choses se renouvelassent en elle, il emplit son sein des plus fertiles semences.

Il voulut que le temps fût assujetti à la mesure, et il alluma les astres au firmament, et il parsema les voûtes du ciel d'étoiles brillantes.

Il voulut que des êtres pleins de vie circulassent dans les abîmes de la mer et dans les espaces de la terre; et il créa tous les poissons de la mer et tous les oiseaux du ciel. Il peupla les espaces et les abîmes; et, après avoir créé leurs habitants, il les bénit en leur disant : Croissez et multipliez. Et il leur donna la puissance génératrice.

Il dit à la terre de faire sortir de ses entrailles, tout à l'heure stériles et maintenant fécondes, toutes les espèces d'animaux et de brutes; et toutes les zones et toutes les régions se peuplèrent d'animaux et de brutes.

Quand toutes ces choses furent faites, quand une vie puissante circula dans le ciel, dans l'air, sur la terre et dans la mer; quand les eaux rendirent témoignage de leur existence par leur infatigable mouvement; quand une végétation vigoureuse sortit de la terre; quand les monstres des mers et les animaux de la terre parcoururent, agiles, indépendants et libres, les espaces immenses et les profonds abîmes; quand les oiseaux jetèrent leurs chants harmonieux et, déployant leurs ailes, étalèrent mille plumages variés; quand, pour éclairer tous ces prodiges, s'allumèrent subitement en haut des millions d'astres resplendissants, Dieu voulut



mettre un roi dans ce palais splendide, pour gouverner heureusement cet heureux royaume; et il dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance! qu'il domine sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux du ciel; sur les animaux et sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui se meuvent.

Il dit, et cela fut; il créa l'homme à son image, à l'image de Dieu, et il les créa homme et femme.

Et il les bénit en disant : Croissez et multipliez; remplissez la terre et soumettez-la; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur les animaux qui peuplent la terre.

Et il ajouta : Toutes les plantes et tous les arbres portant fruit, avec les semences contenues dans leur sein, sont à vous et ils vous serviront d'aliments. Et il en fut ainsi.

Tel est en abrégé le merveilleux spectacle de la création. Avec la création commencent les temps; avec les temps les changements; avec les changements l'histoire; avec l'histoire l'expérience, et avec l'expérience la connaissance des grands faits qui seront le perpétuel enseignement des hommes.

Sans aller plus loin, on peut tirer de ce qui vient d'être exposé dans ce chapitre une vive lumière pour éclairer quelques-unes des lois fondamentales du monde moral et quelques-uns de ses plus grands mystères.

Le vrai Dieu, le Dieu des Hébreux et des chrétiens, se montre ici comme l'unité, comme l'existence absolue. Dans cette unité éternelle, trois personnes dis-

tinctes sont éternellement cette unité même, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Voilà donc la distinction dans l'unité, sans que l'unité soit en rien atteinte. Et comme en toutes choses se retrouvent les marques de la Trinité créatrice, nous voyons en toutes choses l'unité, imparfaite image de l'unité souveraine, et la diversité, autre image imparfaite de la distinction des personnes divines, et partout et toujours la *diversité* sortant de l'*unité*, si l'on peut parler de la sorte, pour revenir ensuite se perdre dans cette unité, d'où elle est sortie.

Or l'*unité* tirant perpétuellement la *diversité* de son sein fécond, et la *diversité* s'absorbant perpétuellement dans la puissante *unité*, d'où elle tire son origine, nous montrent clairement quelle est la loi éternelle et inflexible de l'ordre.

Dieu a tiré le monde du néant par un acte de sa volonté toute-puissante. Les choses créées par cette volonté *unique* étant *innombrables*, le phénomène de la *diversité* sortant de l'*unité* se produit dans l'acte sublime de la création du monde. De plus, toutes les créatures étant gouvernées, comme elles le sont, par la volonté très-haute et toute-puissante qui les créa, nous avons aussi le phénomène de la *diversité* ramenée à l'unité; et par ce double phénomène la loi universelle de l'ordre se trouve établie et constituée.

C'est pour cette raison que tous les peuples s'accordent à appeler *univers* l'ensemble de toutes les choses créées. expression qui révèle le profond mystère objet

de notre étude, puisqu'elle signifie, si on en décompose les éléments, *unité* et *diversité* ne faisant qu'un.

Chacun des actes de la création est suivi, dans les saintes Écritures, d'une formule exprimant cette pensée que Dieu trouve bon ce qu'il a fait : ne peut-on pas l'entendre en ce sens que Dieu trouve bon que la *diversité* sorte de l'*unité*. Lorsque toutes choses furent créées par la volonté de Dieu et régies par sa divine Providence, la formule approbative de l'ensemble diffère quelque peu de la formule approbative des parties. Dieu qualifie de *bon* chaque acte de la création, de *très-bonne* la création ; ne peut-on pas entendre cette parole en ce sens que, si c'est chose bonne et convenable que la *diversité* sorte de l'*unité*, c'est chose très-bonne et très-convenable que la *diversité*, qui sort de l'*unité*, se résolve dans l'*unité* d'où elle est sortie.

Tout le monde comprend aisément, sans aucun doute, combien cette observation est transcendante ; je ne veux aujourd'hui que l'indiquer, me réservant de l'approfondir lorsque la trame de cette histoire aura pris un plus grand développement.

La création, qui aurait pu être l'œuvre instantanée et simultanée de la volonté de Dieu, a été une œuvre lente et successive ; ce fait assurément a sa raison, et cette raison ne peut être que des plus hautes. Quelle est-elle ? Des génies éminents discutent à ce sujet. S'il était permis à celui qui écrit ces lignes d'aventurer une opinion sur une matière si obscure à la fois et si grave, je dirais sans hésiter que Dieu, en se mettant par la

création en contact avec la créature, a, dans sa sagesse, abandonné volontairement et par amour la loi de la *perfection*, qui est la loi de la divinité, pour la loi du *progrès*, qui est la loi de la créature.

La première de ces deux lois exige la réalisation instantanée de tout ce qui est de soi bon et convenable; la seconde exige que tout ce qui doit se réaliser dans le temps et dans l'espace se réalise d'une manière lente et successive : la première réclame impérieusement l'intervention immédiate et directe de la divinité; la seconde l'intervention combinée du Créateur et de la créature, de Dieu et du temps.

Les esprits purs vivent sous la loi de la perfection; toutes les substances corporelles sont assujetties à la loi du progrès : la perfection est la loi de Dieu, si l'on peut s'exprimer de la sorte; le progrès est la loi de l'homme.

Ceci peut servir à expliquer pourquoi les sociétés humaines reculent instinctivement comme frappées d'épouvante devant toute idée ou toute théorie qui, avant d'avoir passé par le creuset de la discussion et de la controverse, exige impérieusement sa réalisation péremptoire et immédiate. En vain se présenterait-elle à l'acceptation des peuples au nom de la vérité ou au nom des convenances de l'État : les sociétés, obéissant au puissant instinct de leur conservation, se révoltent contre elle; car la première des convenances publiques et la première des vérités politiques et sociales, hors de laquelle nulle autre vérité, si l'on peut parler ainsi, ne

peut être vraie, ni aucune autre convenance convenable, est le respect de la loi souveraine des choses humaines. Or cette loi est celle du *progrès*, qui suppose une réalisation graduée, lente et *progressive* de la vérité dans le monde, et qui est par conséquent tout le contraire de la loi de la *perfection*, loi divine et non humaine, sous l'empire de laquelle la vérité entendue et la vérité réalisée sont une seule et même chose.

L'idée de la création, toujours présente dans l'entendement divin, était la plus belle, la plus grande de toutes les idées; la théorie de la structure de la grande œuvre de l'univers la plus grandiose de toutes les théories; et cependant, entre cette théorie et l'achèvement de la construction du monde, entre cette idée de la création et le parfait accomplissement de la création même, le souverain Créateur de toutes choses, le divin Architecte de l'univers, mit les six jours génésiaques.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans faire sur cette matière une autre observation importante. Si l'œuvre de la création a été successive, elle a été en même temps continue; si Dieu n'a pas voulu tirer instantanément toutes choses du néant, il n'a pas voulu non plus laisser un moment en suspens le travail de la création avant qu'il fût pleinement achevé; si entre le commencement et la fin de la création il a mis l'intervalle de six jours, il n'a mis ni un jour, ni une heure, ni un instant entre les six jours. Ce ne fut que lorsque les jours de la création furent accomplis, lorsque toutes

choses furent faites, que se leva le septième jour, le jour du repos; par quoi sans doute Dieu veut faire entendre aux hommes que la continuité et la succession doivent marcher ensemble et que les deux réunies forment et constituent la loi du *progrès*. Avancer peu à peu sans se reposer jamais, avancer lentement, mais continuellement, telle est la loi à laquelle est soumis le genre humain, depuis que Dieu lui a dit de marcher et de marcher toujours, jusqu'à ce qu'il arrive aux régions des éternelles demeures. C'est là seulement que luit pur, serein, paisible et immortel, le septième de ses jours, le jour de son repos.

### III

#### ADAM, ÈVE, LA FAMILLE.

La grandeur et la sagesse divine ne se manifestent nulle part plus clairement que dans la formation de l'homme. Dieu, dans ses éternels et inscrutables desseins, l'ayant destiné pour être son fils d'adoption et le roi de la terre, forma son merveilleux composé d'une substance corporelle et d'une substance incorporelle. Il tira son corps du limon de la terre et l'assujettit, par là, à la dissolution et à la mort. Il lui donna ensuite, d'un souffle, l'âme et la vie; et, par son âme spirituelle, intelligente et sainte, l'homme fut capable de s'élever jusqu'au royaume des cieux. Il appartenait à la divine

sagesse de rendre semblable à elle par la liberté celui qu'elle avait rendu semblable à elle par la royauté : elle le fit libre. La liberté de l'homme fut si grande, qu'il eut le pouvoir de donner la mort à son âme spirituelle et de rendre immortel son corps même, tiré de la terre. A s'en bien rendre compte, ce pouvoir est celui de troubler, par une souveraine intervention, les lois de l'univers; c'est le redoutable pouvoir de faire des miracles. Quel plus grand miracle, en effet, que de faire que ce qui est sorti de la poussière ne retourne pas à la poussière, et que ce qui est venu du ciel ne retourne pas au ciel?

L'homme ainsi formé, Dieu voulut le mettre en possession de sa liberté et de sa principauté. Il le plaça dans un jardin de délices, rempli de plantes généreuses qu'il avait préparé pour lui. Il ordonna que tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel parussent en présence de l'homme pour recevoir de leur seigneur, avec le nom qu'ils devaient conserver, la livrée de leur servitude. Adam les passa tous en revue, et leur donna les noms qu'ils devaient avoir, lesquels furent conformes aux propriétés et à la nature de chacun des animaux qui passaient. Ce qui nous fait connaître deux choses très-importantes : d'abord, que l'homme apprit de Dieu le langage; et, en second lieu, qu'il apprit de Dieu à pénétrer dans l'essence des choses, ce qui revient à dire qu'il reçut en même temps la révélation des sciences et celle de l'instrument universel de toutes les sciences.

**C'est ainsi que l'homme, conduit par la main de Dieu, entra en possession de sa royauté.**

Pendant que les animaux passaient devant lui, Adam vit qu'ils allaient deux à deux et que lui seul, dans la création, était sans compagne. Si, comme le texte sacré laisse lieu de le croire, Adam demanda à Dieu une compagne, il s'ensuivrait que la femme fut le premier don demandé à Dieu par l'homme dans son état de grâce, et le premier que Dieu octroya à l'homme dans cet état d'innocence.

Alors le Seigneur envoya le sommeil à ses yeux; et, quand ses membres furent plongés dans le sommeil, Dieu tira la femme de son côté. Ce sommeil d'Adam a une signification très-profonde : il signifie que l'acte auguste de la création doit, en vertu d'une disposition divine, rester un mystère caché à tous les hommes; que cet acte a dû être et est toujours soustrait à la juridiction de l'intelligence humaine; que tous les efforts de l'entendement et toute la grandeur de la raison sont impuissants à pénétrer le profond et insondable secret de la formation des choses. L'acte général de la création comprend trois grandes créations : celle du monde, celle de l'homme et celle de la femme. L'homme n'a assisté à aucune d'elles : ni à la création du monde, elle a précédé la sienne; ni à sa propre création, avant qu'elle fût accomplie il n'existait pas et quand il exista elle était accomplie; ni à la création de la femme, pendant qu'elle s'opérait son intelligence était prise dans les chaînes du sommeil.



Il n'est pas difficile, du reste, de trouver la raison de ce que cet acte a en soi de caché et d'inaccessible. Pénétrer dans cet acte, ce serait pénétrer dans la nature intime du principe des choses; le principe des choses est Dieu même, ce serait donc pénétrer dans l'essence de Dieu: pénétrer dans l'essence de Dieu, c'est être Dieu jusqu'à un certain point; or, si l'homme peut être Dieu en quelque manière et jusqu'à un certain point, ce n'est qu'après avoir été déifié dans la vie qui l'attend au-delà de ce monde. Alors seulement, devenu comme un Dieu, il aura, dans la vision béatifique, la vision des principes des choses.

Dieu ne se contenta pas de constituer l'homme seigneur de la terre. Allant plus loin dans sa munificence et dans ses dons, en lui octroyant la liberté, il lui octroya l'empire sur lui-même, il lui dit: « Tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; si tu en manges, tu seras sujet à la mort. » Sentence qui appelle toutes nos méditations et qui nous apprend quelle est la nature de la souveraineté de Dieu, quelle est la nature de la souveraineté de l'homme, quel est le caractère propre de la liberté humaine et quelles sont les lois de la famille.

La souveraineté de Dieu est la seule dans laquelle s'unissent et se combinent harmonieusement le droit absolu et la force suprême. Ce qui veut dire que, contre Dieu et hors de Dieu, il n'y a pas de droit; que, contre Dieu et hors de Dieu, il n'y a pas de résistance. On appelle vérité l'objet perpétuel de son intelligence; justice,

**l'objet perpétuel de sa volonté; beauté, la réalisation perpétuelle de ses commandements; et son intelligence et la vérité sont une même chose; sa volonté et la justice une même chose; son commandement et la beauté une même chose; et la beauté, la justice, la vérité, une même chose; son commandement, sa volonté, son intelligence, une même chose. Tout ce que Dieu entend est vérité, et doit être aimé comme juste et exécuté comme beau; tout ce que Dieu aime est justice, et doit être exécuté comme beau et accepté comme bon; tout ce que Dieu commande est beauté, et doit être accepté comme bon et exécuté comme juste. Seule, la parole divine, manifestation complète du beau, du juste et du bon, a la propriété en elle-même et par sa propre vertu, dans l'ordre physique, d'être irrésistible, dans l'ordre moral, d'être obligatoire. Dans l'ordre physique, elle est la force suprême; dans l'ordre moral, elle est le souverain droit; aspects différents d'un même phénomène, dénominations distinctes d'une même chose, attributs divers d'un seul monarque, manifestation imparfaite de sa souveraine toute-puissance.**

*Tu ne mangeras pas* : Dieu commande avec empire, sans exposer la raison, ni la justice, ni la beauté de son commandement; il commande comme ayant l'autorité en soi-même.

*Tu ne mangeras pas* : cet ordre, qui suppose deux personnes, met d'un côté tous les droits, et de l'autre tous les devoirs; il constitue maître celui qui commande, et serviteur celui qui obéit.

La personne qui obéit est l'homme, le roi de la création, seigneur de lui-même, si noble par sa liberté, si grand par sa souveraineté, de qui tous les animaux ont reçu leur nom, pour qui fut élevé l'édifice du monde et à qui est l'Éden avec ses tapis d'herbes fines et douces comme le plus riche velours, ses fruits savoureux, ses fleurs virginales, ses parfums exquis, sa pourpre et sa blancheur.

Par où l'on voit que l'idée d'esclave et celle de maître qui, dans l'entendement humain, ne peuvent tenir ensemble, harmonieusement contenues dans l'entendement divin, y sont ramenées à une vaste et souveraine unité. L'homme est esclave et roi en même temps, esclave de Dieu et roi du monde ; et il n'est le roi du monde que parce qu'il est l'esclave de Dieu ; chacun des actes de sa souveraineté est un acte d'obéissance, puisqu'il n'exerce son autorité que pour remplir la charge et l'ordre que Dieu lui a donné à remplir sur la terre, sur tous ses fruits et sur tous ses animaux. Esclave couronné, il ne commande que parce qu'il obéit ; et l'unique titre de sa royauté est son propre esclavage.

Et c'est en cela spécialement que consiste la différence entre la souveraineté humaine et la souveraineté divine. La première est une espèce de royauté imparfaite ou de servitude mitigée ; tandis que la seconde est une puissance infinie, un empire absolu. Limitez celle-ci, Dieu sera transformé en homme ; ôtez ses bornes à celle-là, l'homme sera Dieu. Dans le premier cas, il y aurait des créatures sans créateur ; dans le second, un

**créateur sans créatures; et, dans l'un comme dans l'autre, l'unité et la diversité, si merveilleusement ordonnées et harmonieuses dans la religion, iraient se perdre dans la confusion des superstitions panthéistes, terme fatal de toutes les doctrines qu'on tente d'élever sur d'autres fondements que les fondements posés par la religion catholique.**

*La loi même en vertu de laquelle ce qui est divers sort perpétuellement de ce qui est un, cette loi universelle, antérieure et supérieure à toutes les autres, à laquelle obéit le ciel, à laquelle la terre est soumise, qui a présidé à la création des mondes et à la formation de l'homme, a présidé aussi à la formation de la famille, base constante de toutes les associations humaines.*

*De même que Dieu est l'unité générale, indivisible. de même le premier homme, fait à l'image et ressemblance de Dieu, représente l'unité de son lignage. Du côté de l'homme est sortie la femme; elle représente la diversité dans l'espèce. Et la diversité et l'unité, la femme et l'homme, unis par le lien du mariage. ne font qu'un : *Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne mea... et erunt duo in carne una.* Ainsi la diversité revient se confondre dans l'unité d'où elle procède.*

La sujétion, dans l'ordre physique, la peine, dans l'ordre moral, le mariage, dans l'ordre domestique, sont autant de moyens différents pour arriver au même résultat, le retour de la diversité au sein de l'unité, d'où sort et où rentre toute diversité.

Entre la création et le créateur, il n'y a unité que parce que la création est assujettie aux lois fixes et immuables, éternelle manifestation de la volonté souveraine.

Entre Dieu et l'homme, il n'y a unité que parce que l'homme, séparé de Dieu par le péché, revient à Dieu purifié par la peine.

Il n'y a unité entre l'homme et la femme que parce que le mariage les unit.

C'est pour cette raison que le mariage, la peine et les lois du monde physique, furent institués de Dieu dès le principe des temps. En tirant le monde du néant, en formant l'homme du limon de la terre, en tirant la femme du côté de l'homme, en constituant la première famille, Dieu voulut déclarer, une fois pour toutes, les conditions de leur existence, et les soustraire à la juridiction de l'homme, en les plaçant hors de la portée des vains désirs de sa volonté et des folles spéculations de son entendement.

La société, la civilisation, la culture plus ou moins avancée des facultés humaines et l'homme lui-même tombent sous la juridiction de l'homme; la famille seule lui échappe. Quand la Révolution française éclata, elle entraîna tout, bouleversant toutes choses dans ses tourbillons impétueux. La majesté humaine porta sa tête sur un échafaud infâme; la majesté divine fut chassée de la France et de ses temples; le soleil de la civilisation disparut derrière un nuage de sang; la loi se couvrit d'un voile sinistre; la société tomba en lambeaux; et

cependant la famille se sauva, parce que la famille n'est pas sujette à la mort. Quand l'empire romain tomba, les gigantesques et effrayantes ruines de cet édifice cyclopéen, qui avait écrasé le monde sous son poids immense, devinrent le jouet des nations, et tout périt dans ce commun naufrage, dans ce désastre universel : le grand peuple, avec son altière majesté et ses tribuns turbulents ; le sénat, si renommé par sa sagesse, avec ses nobles familles consulaires ; l'armée, dont la gloire remplissait la terre avec ses légions invincibles, effroi et fléau des peuples ; les hautes magistratures avec leurs augustes magistrats ; la culture raffinée des lettres et des arts avec ses poètes couronnés de lauriers et ses artistes inspirés ; la civilisation virile avec ses savants jurisconsultes et ses graves historiens ; l'empire et ses puissants empereurs avec leur pourpre éclatante ; le Capitole, dont la cime s'élevait si haut avec son Jupiter tonnant. Tout ce qui avait constitué l'insolente grandeur de ce peuple périt, et périt de telle sorte, que, au bout de quelques années, son histoire paraissait une fable : tout périt, dis-je, tout, excepté la famille, parce que la famille n'est pas sujette à la mort. Et si, remontant le cours des siècles, nous jetons les yeux sur la première catastrophe universelle, sur cette catastrophe qui enveloppa la terre tout entière, lorsque les cataractes du ciel s'ouvrirent et que survint l'épouvantable inondation dont, sous le nom de déluge, tous les peuples ont gardé la mémoire, nous voyons qu'alors aussi tout périt, tout, excepté la famille

instituée de Dieu dans le Paradis, et miraculeusement soutenue par sa main toute-puissante sur l'écume des flots.

Ainsi le Créateur, en donnant à l'homme, dans son infinie bonté, une part dans l'empire de la création, s'est réservé pour lui seul la garde suprême des lois physiques, qui sont comme autant de conditions de l'existence du monde; des lois morales, qui sont comme autant de conditions de l'existence de l'homme; et enfin de la famille qui est le fondement impérissable de toutes les associations humaines. Sans cette précaution divine, sans cette admirable Providence, le monde physique, le monde moral, le monde social et l'homme même, auraient péri entre les mains de l'homme<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans les manuscrits de Donoso Cortès, qui forment l'ébauche des *Études sur l'histoire*, dont nous avons parlé (dans l'avertissement mis en tête de ce travail), à la suite du présent chapitre en vient un autre : *du Péché et du Mal*, dont le texte se retrouve presque littéralement et intégralement dans le sixième chapitre du second livre de *l'Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, qui traite de la *Prévarication angélique, de la grandeur humaine et de l'énormité du péché*. Nous ne l'insérons donc pas ici; mais nous avons cru devoir en avertir, moins pour l'exactitude que pour qu'on puisse convenablement saisir la liaison de l'article qu'on vient de lire avec le suivant.

(Note de l'éditeur espagnol.)

## IV

DU PÉCHÉ D'ADAM, CAUSE DE L'IGNORANCE. — DE L'ORGUEIL,  
ORIGINE DU PÉCHÉ

La plus grande de toutes les fautes fut suivie du plus solennel de tous les jugements. Les coupables, dont les yeux s'étaient subitement ouverts, virent tomber à leurs pieds leur éclatante robe d'innocence, et, remarquant leur nudité, tout pénétrés de honte, ils se couvrirent de feuillage. Mais, à cette heure mystérieuse et calme où les derniers rayons de la lumière se confondent harmonieusement avec les premières ombres de la nuit, une voix pleine d'une terrible majesté éveilla tous les échos du paradis. Saisis de frayeur à cette voix redoutable, les transgresseurs de la loi cherchèrent un refuge contre leur Dieu dans les profondeurs des bois : comme si leur Dieu n'avait pas planté lui-même ces bois et ignorait les chemins de leurs profondeurs. Tombés dans sa main et placés sous ses yeux, ils subirent ce premier, ce court et redoutable interrogatoire où ils rendirent témoignage contre eux-mêmes. Ils entendirent ensuite cette unique et terrible sentence qui retentit perpétuellement aux oreilles de l'homme. Et parce que Adam avait été trompé par la femme, et la femme par le serpent, la peine étant proportionnée à la gravité de la faute, le serpent fut assujetti à la femme, et la femme fut assujettie à son mari : inexorable ju-



gement qui s'exécute chaque jour dans toutes ses parties, sans répit ni trêve. Quant au serpent, il a été enchaîné sur le Calvaire. Quant à la femme, sa condamnation a été exécutée et elle s'exécute encore de telle sorte, que nulle part au monde, à aucune époque de l'histoire, elle n'a pu parvenir à être traitée comme majeure.

L'homme, auteur du mal parce qu'il l'était du péché, fut soumis à l'empire du mal, qui s'exerce par le ministère de l'ignorance, de la maladie et de la mort. *Catholicæ fides est : omne quod dicitur malum, aut peccatum esse, aut pœnam peccati.* (Saint Augustin.)

Nous l'avons déjà dit, le péché en général n'est autre chose que le désordre, et le désordre n'est que le mal par excellence. En appliquant ces principes au péché d'Adam, on voit clairement qu'il fut l'altération radicale de l'ordre primitif. Cet ordre consistait en ce que l'homme entendit en Dieu et par Dieu, auteur de son entendement; qu'il se mût sous l'impulsion de la volonté divine, où la volonté humaine a puisé son origine; et qu'il vécût en Dieu et pour Dieu, auteur de la vie. Suivant l'ordre divin, ce qui était *divers* devait avoir sa fin où était son principe, c'est-à-dire en ce qui était *un*. L'ordre consistait en cette union parfaite et inaltérable de l'*un* avec le *divers*, du Créateur avec la créature, de Dieu avec l'homme.

Quand l'homme voulut apprendre la science du bien et du mal hors de Dieu, il dés-unit l'entendement divin et l'entendement humain; et, de même que l'union pri-

mitive avait été la cause de la science infuse d'Adam, la dés-union actuelle fut la cause de son ignorance absolue.

On reconnaîtra qu'il n'en pouvait être autrement, si l'on fait attention que Dieu est la vérité absolue, et que hors de Dieu il n'y a pas de vérité. Il s'ensuit, en effet, nécessairement que celui qui cherche la vérité hors de Dieu la cherche où elle n'est pas, et que celui qui s'éloigne de Dieu s'éloigne de la science. S'il était possible que la vérité existât quelque part hors de Dieu, Dieu n'existerait pas, parce qu'il aurait cessé d'être ce qu'il a été, ce qu'il est et ce qu'il sera éternellement, la vérité absolue. Voilà pourquoi il n'est aucune vérité qui ne soit une révélation actuelle ou qui ne descende directement d'une révélation primitive. L'entendement de l'homme n'est autre chose que la faculté de recevoir, de retenir et d'appliquer les vérités qui lui ont été révélées. Cela est si vrai, que, si Adam eût été condamné à perdre entièrement la mémoire de ce qui lui avait été révélé dans l'état d'innocence, et si Dieu, dans sa justice, eût suspendu le cours de ses révélations, l'homme eût cessé d'être intelligent. Ce qu'est la pupille de l'œil sans la lumière, voilà ce que serait sans Dieu l'entendement humain.

Comment donc s'étonner que l'homme, ayant détourné ses regards de Dieu, où est la raison de toutes les choses créées, il ait senti subitement les ténèbres s'interposer entre lui et toutes choses?

Dieu créa l'homme intelligent et sage. Quand

l'homme, poussé par l'orgueil, *initium omnis peccati superbia*, se révolta contre Dieu, Dieu, dans sa justice, lui ôta la sagesse, et dans sa miséricorde lui laissa l'intelligence; et il faut remarquer que ce n'est pas la justice, mais la miséricorde qui éclate le plus dans cette sentence divine. En effet, pour ôter d'un seul coup à l'homme la sagesse et l'intelligence, il suffisait à Dieu de demeurer dans son suprême repos, laissant l'homme livré aux conséquences naturelles de sa dés-union volontaire et de son volontaire éloignement; tandis que, pour lui conserver l'intelligence, c'est-à-dire la faculté d'entendre ses révélations passées et futures, il dut, pour ainsi parler, descendre jusqu'à l'homme et se l'unir de nouveau par un lien, encore imparfait sans doute mais réel, le lien de la miséricorde.

La peine fut le moyen de cette nouvelle union entre le Créateur et sa créature; la miséricorde et la justice se joignirent ainsi mystérieusement : la miséricorde comme lien, la justice comme peine.

Ceci jette quelque jour sur le mystère de l'aveuglement et de l'ignorance auxquels Dieu condamne les orgueilleux, et de la sagesse qu'il promet aux humbles : *Initium sapientiæ timor Domini*.

L'orgueil apporte avec lui trois négations. Il nie la propriété délétère du péché et le péché même; il nie la vertu purifiante de la peine et la peine même; il nie l'ignorance.

L'humilité, au contraire, pose trois affirmations : elle affirme la propriété délétère du péché et le péché même;

elle affirme la vertu purifiante de la peine et la peine même; elle affirme l'ignorance.

L'orgueilleux, avec ses trois négations, se sépare de nouveau de Dieu. L'humble avec ses trois affirmations se rapproche de nouveau de Dieu. L'un et l'autre portent, celui-ci dans son orgueil, celui-là dans son humilité, leur peine et leur récompense. Le premier ignore tout ce qu'il nie; le second sait tout ce qu'il affirme. On voit par là que toute la science des orgueilleux est erreur et vanité, et que l'ignorance des humbles est la vraie science.

Si la religion chrétienne est la seule religion civilisatrice, cela vient, à considérer les choses humainement, de ce qu'elle sanctifie et exalte l'humilité. Si Jésus-Christ a attiré à lui le monde entier par une douce et irrésistible attraction, cela vient, à considérer les choses humainement, de son humilité surhumaine. Si l'Église catholique offre à la terre le spectacle de la réunion des plus éclatants génies, cela vient, à considérer les choses humainement, de ce qu'elle est l'Église des docteurs humbles.

La religion chrétienne, dans sa logique mystérieuse et profonde, nous découvre les secrètes ramifications qui unissent, comme les causes aux effets, l'orgueil au péché. Aussi, instituée de Dieu contre le péché, elle est instituée naturellement contre l'orgueil; et la répulsion réciproque de l'orgueil et du christianisme est si grande, que celui qui est chrétien ne peut pas être orgueilleux, et que celui qui est orgueilleux ne peut

pas être chrétien. Par la même raison et par la même cause, les merveilleuses attractions du christianisme et de l'humilité sont si grandes et si invincibles, que toujours cette religion divine et cette divine vertu ont marché réunies dans ce monde. Le christianisme garde pour les siens une récompense qui est au-dessus de toutes les récompenses possibles, et pour ses ennemis une peine qui est au-dessus de toutes les peines imaginables : l'enfer, demeure des réprouvés, et le ciel, demeure des justes; l'enfer est préparé pour recevoir les orgueilleux, et le ciel pour recevoir les humbles.

Le christianisme, comme pour faire ressortir la laideur de l'orgueil, nous l'a représenté dans les créatures les plus éminentes : dans le premier d'entre les anges, dans le premier d'entre les hommes et dans le plus puissant des rois : dans Lucifer, dans Adam et dans Nabuchodonosor. Et, pour que toute créature puisse voir ces grands exemples de la colère divine, il plaça le premier au ciel, afin que les anges le vissent; le second dans le paradis, afin que tous les êtres vivants le vissent; le troisième à Babylone, métropole du monde, afin que, placé sur cette hauteur, tous les hommes le vissent.

Amoureux de sa nature élevée et de son éblouissante beauté, Lucifer oublia, dans l'enivrement de son orgueil, qu'il n'avait rien qui ne lui eût été donné; il détourna son regard de Dieu, qui était sa lumière, son entendement de l'entendement divin, et sa volonté de la volonté du Tout-Puissant; il prit les armes contre le

ciel, marcha contre son Créateur, livra bataille contre le Seigneur Dieu des armées, et tomba précipité du plus haut des cieux au plus profond des abîmes. La nouvelle de cette épouvantable chute fut portée de génération en génération, de siècle en siècle, de nation à nation, par l'immense voix de toutes les traditions humaines. Complètement séparé de Dieu, en qui toutes les choses étaient unies et à qui toutes étaient soumises, Lucifer se mit lui-même hors de la création et se trouva seul, absolument seul; et l'orgueil, et l'égoïsme, et le mal, et lui, furent une même chose. La sentence qui le condamna pour toujours est la seule où brille, d'un effrayant éclat, la majesté terrible du Dieu juste, sans que les douces teintes de la miséricorde viennent la tempérer.

Adam sortit plein de grâce des mains de son Créateur; Ève sortit pleine d'innocence du côté d'Adam. Dieu leur donna une vie heureuse, leur livra l'empire sur toutes les créatures, les revêtit de la blanche robe de l'immortalité, mit dans leur cœur un pur amour, et les unit étroitement dans de chastes liens. Mais Adam et Ève, enivrés d'eux-mêmes, aspirèrent à s'élever plus haut sur leurs propres ailes, tant était grande la confiance qu'ils mettaient en leur propre grandeur : ils voulurent être *comme des dieux*, avec un pouvoir souverain et une souveraine indépendance. Dieu retira d'eux sa main, et ils furent ce que nous sommes, nous, leurs fils, des bannis, errants sur la terre et que la fatigue accable, des pénitents qui expient leurs fautes et qui n'ont pas assez de larmes pour pleurer leurs malheurs.

Tous les peuples, toutes les races, tous les échos du monde, sont remplis de la tradition, qui, de siècle en siècle, répète aux hommes le récit de cette catastrophe, de cette lamentable tragédie.

Lorsque sur les fondements, déjà profondément creusés et solidement établis, des associations politiques s'élevèrent ces empires de l'Asie, dont la grandeur remplit l'histoire, on en vit un qui, surpassant tous les autres en illustration et en puissance, apparut comme leur chef à tous et fit retentir la terre du bruit de son nom et de sa gloire. Cet empire à jamais mémorable fut l'empire de Babylone, et il eut pour maître Nabuchodonosor. Ce roi superbe avait sous sa domination l'Asie, couronne du monde ; sa capitale, Babylone, était la merveille de l'Asie, son palais le chef-d'œuvre de Babylone, et il se disait : ce palais, le chef-d'œuvre de Babylone, est à moi ; cette capitale, la merveille de l'Asie, est à moi ; l'Asie elle-même, la couronne du monde, est à moi ; et cette contemplation de sa propre grandeur le rendit fou d'orgueil ; il voulut être comme un Dieu, exigeant que de gigantesques statues lui fussent élevées, que l'encens fumât en l'honneur de son nom, que le culte de l'adoration lui fût rendu par les multitudes. Un jour, il était lui-même dans l'adoration muette et extatique de sa propre excellence, Dieu le surprit au plus fort de ce paroxysme de son orgueil, il étendit sur lui sa main irritée et vengeresse, et aussitôt le malheureux sentit naître en lui, dans le fond le plus intime de son être, comme les

instincts de la brute; il sentit ces instincts grandir, envahir sa nature intelligente tout entière, et la transformer en nature purement animale. Le même souffle puissant qui avait allumé la lumière de sa raison l'éteignit, et il se trouva dans les ténèbres; un doigt terrible effaça de son front toute trace de la pensée; une volonté souveraine fit baisser ses yeux vers la terre; et celui qui s'était appelé seigneur fut l'esclave de tous les hommes; et celui qui avait été tyran fut le jouet du peuple; et celui qui se repaissait d'adorations se reput de l'herbe des champs; et celui qui s'était donné le titre de roi des nations fut appelé par les nations la brute de Babylone. Témoignage terrible de la colère de Dieu! Exemple effrayant des effets de l'orgueil dans les générations humaines!

Il y eut, au moyen âge, un philosophe consommé dans la science scolastique, Simon de Tournay. Un jour ce docteur trouva un argument invincible contre ceux qui combattent le mystère de la très-sainte Trinité; il l'exposait, et son immense auditoire, ravi d'admiration, le couvrait d'applaudissements. Il en fut enivré, et on le vit tout à coup saisi d'un tel accès d'orgueil, que, perdant tout sentiment du bon sens et des convenances, il s'écria comme hors de lui : « O Jésus! Jésus! que ne me dois-tu pas pour avoir fait sortir ta loi victorieuse de cette discussion! Combien il m'eût été facile de l'accabler par d'irréfutables arguments, si j'étais passé du côté de l'ennemi! » A peine a-t-il prononcé ce blasphème, que ses auditeurs le voient changer de cou-



leur et pâlir; sa physionomie n'est plus la même, sa figure est bouleversée, il perd instantanément la mémoire, son intelligence s'obscurcit; et ceux qui tout à l'heure étaient dans l'extase de l'admiration devant son éloquence et sa logique surhumaine, le contemplant maintenant, muets d'épouvante, réduit à un état de stupidité idiote, juste châtiment de sa vanité.

Ces exemples doivent nous faire comprendre combien la colère du Seigneur suit de près l'homme orgueilleux, et combien est grande et invincible l'incompatibilité qui existe entre la religion chrétienne, source de toute vertu, et l'orgueil, source de tout péché.

Les docteurs et les maîtres de la foi enseignent, et c'est une vérité mise hors de doute par l'Église, que l'homme, n'ayant rien qu'il n'ait reçu, n'a rien non plus dont il puisse s'enorgueillir et se glorifier, à moins qu'il ne se glorifie et s'enorgueillisse d'être l'auteur du mal, du péché et du désordre. Si l'homme voit, c'est un autre qui lui ouvre les yeux, et celui qui les ouvre les lui a donnés; s'il entend, c'est un autre qui lui ouvre l'entendement, et celui qui l'ouvre le lui a donné; s'il pratique la vertu, c'est un autre qui lui inspire le désir de la pratiquer et qui la lui montre, et celui qui la montre et qui donne le désir de la pratiquer est celui qui a donné la vertu elle-même. Dieu est l'auteur de tout bien, du bien qui est en nous comme du bien qui est hors de nous. Dieu parle par les prophètes, résiste par les martyrs, triomphe par les guer-

riers, enseigne par les docteurs, conquiert par les conquérants, édifie par ses saints. Ses saintes Écritures sont un témoignage éclatant de cette vérité : accessibles pour les humbles, elles sont inaccessibles aux orgueilleux; pierre de scandale pour les superbes, elles sont un aliment plein de saveur et de goût pour les pauvres d'esprit.

## V

## DU LIBRE ARBITRE ET DE LA GRACE AVANT ET APRÈS LE PÉCHÉ

Nous touchons ici à un grand mystère, tout à la fois très-clair et très-obscur, et si entouré d'écueils, que, pour peu que le pied glisse, l'entendement est précipité dans un abîme profond. En effet, si, d'une part, l'exagération du libre arbitre devient la négation absolue de cette grâce mystérieuse par laquelle Dieu nous sollicite et nous attire, de l'autre, l'exagération de la grâce devient la négation de ce libre arbitre en vertu duquel l'homme meut sa volonté et détermine ses actes. L'une et l'autre exagération ont causé de grandes disputes, de bruyantes querelles et de lamentables hérésies, ce sujet ayant été la matière d'une profonde et constante méditation de la part des plus graves docteurs et des génies les plus pénétrants et les plus subtils. Bien que les questions purement théologiques, considérées en elles-mêmes, soient au-dessus de nos forces et étrangè-

res à nôtre but, la grande lumière qu'elles versent sur la nature cachée de l'homme, objet tout spécial de l'histoire, ne nous permet pas, quand nous le voudrions, de garder sur elles un silence absolu. Persuadés toutefois qu'en matières si scabreuses nous devons être soigneusement sobres, nous toucherons cette question en courant, ne disant, de tout ce qu'on peut dire, que ce qui est nécessaire et pénétrant d'un pas respectueux et craintif dans l'enceinte de ce grave mystère.

Avant tout il nous semble que ceux qui, à force d'exagérer la grâce, nient le libre arbitre, et ceux qui, à force d'étendre les limites du libre arbitre, nient la grâce, détruisent non-seulement ce qu'ils nient, mais encore ce qu'ils affirment; et telle est la force et le caractère de cet argument, qu'une fois démontré il en sort la conséquence rigoureuse qu'il faut nécessairement choisir entre l'affirmation simultanée et la négation simultanée du libre arbitre et de la grâce. La question ainsi posée, le choix ne peut être douteux : le grand nombre, en effet, accepte simultanément les deux affirmations; ceux qui n'en acceptent qu'une seule ne forment pas une masse bien considérable, et on ne rencontre personne qui veuille des deux négations simultanées. Or, si notre argument est rigoureux, ce sont les deux négations simultanées de la grâce et du libre arbitre qu'il faut accepter, lorsqu'on refuse d'affirmer simultanément l'un et l'autre, puisque cet argument consiste à montrer que, si l'une des deux négations est légitime, l'autre l'est aussi nécessairement.

En premier lieu, quand, en affirmant la grâce, vous niez le libre arbitre, je dis que vous niez aussi la grâce virtuellement. Sans le libre arbitre, quel serait l'objet, la raison d'être de la grâce? Si l'homme n'est ni responsable ni libre, vous ne pouvez le soustraire, sans une inconséquence monstrueuse, à la juridiction des lois inflexibles auxquelles la création physique est assujettie. Si l'homme n'est pas libre, il tombe aussitôt, par sa propre gravitation, dans le cercle immense des causes permanentes et des effets inévitables. S'il tombe dans ce cercle, sous la juridiction de ces lois, comment la grâce se conçoit-elle? Si l'homme est, sous un point de vue, un effet inévitable de causes permanentes, et, sous un autre point de vue, une cause permanente d'effets inévitables, la grâce ne peut être un mouvement actuel et variable de la volonté divine, mais une loi inflexible établie de Dieu depuis le commencement du monde comme la cause permanente des actions de l'homme; et, dans ce cas, en quoi la grâce diffère-t-elle des autres lois physiques qui régissent dès le principe toutes les choses corporelles? Or dépouiller la grâce de ce qui la distingue des lois physiques, c'est l'anéantir, puisque si elle n'a rien en soi qui la distingue de ces lois, elle ne peut être autre chose qu'une loi physique du monde. Si, d'une part, la grâce n'est qu'un phénomène de l'ordre physique, si, de l'autre, l'homme n'est pas un agent responsable et libre, pourquoi la loi qui dirige les mouvements de l'homme porte-t-elle une dénomination distincte de cette autre loi qui dirige les mouvements

des bêtes? Si elles sont une même chose, pourquoi des dénominations distinctes? Et si elles ne sont pas une même chose, en quoi diffèrent-elles? Est-ce par leur nature intrinsèque? Comment se distingueraient-elles par leur nature intrinsèque, l'une et l'autre étant éternelles, invariables et inflexibles? Est-ce par leur mode d'action? Comment se distingueraient-elles par leur mode d'action, l'une et l'autre agissant irrésistiblement? Est-ce par les objets auxquels elles s'appliquent? Comment cette distinction serait-elle possible, l'une et l'autre agissant sur des objets incapables de liberté, de responsabilité et de résistance? Et si, conservant à la grâce son caractère propre, on affirme d'elle qu'elle est un phénomène de l'ordre moral, que par là même elle diffère des lois qui régissent les brutes, cette affirmation étant supposée vraie, comme elle l'est, ne sert qu'à rendre plus patente l'absurdité de la négation du libre arbitre de l'homme : en effet si, d'une part, on met la grâce hors de l'ordre physique, et, de l'autre, l'homme hors de l'ordre moral, à moins de se contredire dans les termes même, il faut accorder que la grâce n'a pas été faite pour l'homme ni l'homme pour la grâce. Affirmer explicitement la grâce divine, c'est donc affirmer implicitement le libre arbitre de l'homme; et nier explicitement le libre arbitre, c'est nier implicitement la grâce, puisque le libre arbitre est le *suppôt*, le sujet sur lequel seul la grâce peut agir.

En second lieu, quand, en affirmant le libre arbitre, vous niez la grâce, je dis que vous niez virtuellement le

**libre arbitre.** En effet, puisque vous niez la grâce, qui n'est autre chose que la sollicitation divine agissant sur la volonté humaine, ou vous devez supposer dans la volonté de l'homme une autre sollicitation qui ne vient pas d'en haut, ou vous devez affirmer que la volonté humaine se détermine à l'action et se meut sans sollicitation aucune : or, dans l'un et l'autre cas, vous renversez cela même que vous affirmez, et rendez de tout point impossible le libre arbitre de l'homme.

Dans la première supposition, Dieu étant l'auteur de tout bien, et nul bien n'existant hors de Dieu, quand vous affirmez des sollicitations qui viennent toutes à la volonté de l'homme d'ailleurs que de la volonté divine, votre affirmation se réduit, d'un côté, à supprimer entièrement toute sollicitation au bien ; et, d'un autre côté, à affirmer l'existence d'autres sollicitations, qui toutes nous inclinent au mal ; d'où il suit premièrement que, la sollicitation au mal existant seule, le libre arbitre, tel qu'il a été donné à l'homme, c'est-à-dire avec l'imperfection qui consiste dans la faculté de choisir entre le mal et le bien, est radicalement impossible ; secondement, que, la sollicitation au mal n'étant pas neutralisée par la sollicitation au bien, la domination du mal sur le libre arbitre tout entier est nécessaire ; et troisièmement, que, le bien devant être vaincu forcément, et Dieu ne pouvant être vaincu, Dieu n'est pas le bien. Vous voilà donc placé entre deux blasphèmes et deux absurdités : le blasphème et l'absurdité de con-

fesser un Dieu vaincu, ou l'absurdité et le blasphème d'affirmer que Dieu existe, mais qu'il est le diable, parce qu'il est le mal.

Dans la seconde supposition, le libre arbitre de l'homme est également impossible ; pour en être convaincu, il suffit de considérer qu'en supprimant d'un seul coup toutes les sollicitations, tant celles qui nous inclinent au bien que celles qui nous inclinent au mal, tant celles qui nous viennent de Dieu que celles qui nous viennent d'autre part, toute détermination de la volonté est inconcevable et absurde. D'abord, cette suppression ne pourrait avoir lieu sans l'anéantissement préalable de tout ce qui nous entoure, ou sans l'anéantissement des sens, qui transmettent à l'âme les sollicitations que les corps extérieurs nous envoient ; ensuite, il serait nécessaire de supprimer aussi l'entendement, qui nous sollicite continuellement. Et quand, après avoir de la sorte anéanti le monde, nos sens et notre entendement, nous chercherions, avec un corps dépourvu du secours des sens et avec une âme privée d'intelligence, à mettre la main sur le sphinx, à découvrir en nous le libre arbitre, il nous échapperait encore, comme une ombre insaisissable ; attendu que, supposer la liberté sans une sollicitation qui la meuve, c'est supposer un mouvement sans moteur, une action sans agent, une détermination sans motif déterminant, un effet sans cause : supposition radicalement et souverainement absurde. Donc, affirmer le libre arbitre et nier la grâce, c'est affirmer ce qui ne peut exister sans ce qu'on nie, et nier ce qui forcément

existe, si ce qu'on affirme existe. Donc, le libre arbitre et la grâce sont les termes nécessaires d'une même proposition, de laquelle on ne peut rien affirmer, rien nier, qui ne soit également affirmé ou nié de ces deux termes qui s'y trouvent unis d'une manière indissoluble.

Ceux qui seraient disposés à affirmer le libre arbitre, si la grâce ne se présentait pas à eux comme un obstacle, et ceux qui de même affirmeraient la grâce si le libre arbitre ne venait pas s'interposer entre leur affirmation et leur entendement, ne s'entendent pas eux-mêmes : ils donnent à l'indissoluble les attributs de l'inconciliable, et ils appellent contradictoires deux termes qui se supposent l'un l'autre.

Quant aux malheureux qui, enveloppant dans la même négation la grâce et le libre arbitre, nient Dieu et nient l'homme, nous n'avons pas à nous occuper d'eux ; nous écrivons pour ceux qui n'ont pas perdu toute connaissance du très-haut et tout-puissant Seigneur, dont le pouvoir infini créa toutes les créatures, et dont la providence infinie gouverne toutes choses.

Toujours placé au milieu du courant de sollicitations diverses, l'homme est toujours libre ; mais il peut l'être à des degrés différents et en différentes manières. Dans l'état de grâce sanctifiante, l'homme était libre d'une liberté parfaite : la perfection de la liberté est, d'une part, le pouvoir souverain de choisir, et, de l'autre, le pouvoir souverain d'exécuter ; quand donc je préfère le bien et puis faire sans obstacle ce bien que je préfère.



je suis véritablement et complètement libre. Il est nécessaire de faire remarquer ici, pour l'intelligence de la doctrine que nous exposons, que, dans toute opération complète de la volonté, il y a deux différentes espèces de combats qu'on ne doit pas confondre. L'homme peut combattre et combat toujours pour choisir entre diverses sollicitations, et c'est en ce combat que consiste radicalement sa liberté; si, après avoir combattu pour choisir, et après avoir choisi, il exécute sans autre combat et sans autre lutte l'acte de son choix, l'homme est parfaitement libre. Mais, si le contraire arrive, c'est-à-dire si, après avoir combattu pour choisir, et après avoir choisi, il sent s'élever en lui des forces désordonnées, tumultueuses et rebelles, qui s'interposent entre l'acte par lequel il a déterminé son choix, et l'acte par lequel il voudrait le compléter en faisant ce qu'il a choisi, alors l'homme, sans cesser d'être libre jusqu'à un certain point, puisqu'il a eu la faculté de choisir, ne peut pas se dire parfaitement libre, puisque, n'ayant pas pleinement la faculté d'exécuter, il n'est pas absolument souverain.

En faisant l'application de ces principes au cas présent, on voit clairement la différence qu'il y a entre le libre arbitre de l'homme dans son état d'innocence, et son libre arbitre après le péché. Dans le premier état, connaissant le bien et le mal moral, quoiqu'il ne connût pas encore le bien et le mal physique, et pouvant choisir le mal, l'homme, aidé de la grâce, choisissait le bien, et c'est dans ce choix que consistaient tout à la

fois sa liberté et son combat; mais, une fois le bien choisi, sa volonté l'exécutait sans résistance et sans obstacle. Il était libre, il avait donc à choisir et à combattre pour choisir, mais, le choix fait, il n'avait plus à combattre pour l'exécution, il était donc libre d'une manière parfaite, c'est-à-dire d'une manière souveraine.

Lorsque l'homme, ayant succombé à la tentation, perdit avec son innocence la plénitude de la grâce, il sentit aussitôt s'altérer profondément et radicalement cette souveraineté complète qu'il avait jusqu'alors exercée sans résistance sur lui-même et sur toutes les choses créées.

Son esprit s'étant soulevé contre Dieu, sa chair se souleva contre son esprit.

Souveraine de son esprit, la chair fut esclave de la mort.

La mort fut maîtresse de l'homme.

Avant le péché, l'esprit et la chair, l'homme et la nature étaient un en Dieu : l'esprit étant dés-uni de Dieu, toutes choses se dés-unirent de l'esprit; dés-unies elles se firent indépendantes, et devant leur indépendance l'esprit cessa d'être souverain. L'esprit, n'étant plus souverain, ne fut plus obéi; n'étant plus obéi de toutes choses et ne voulant obéir à aucune, il tomba dans un état de guerre permanente.

— Guerre avec Dieu pour se soustraire à ses colères;

— Guerre avec ses passions pour leur imposer un frein;

— Guerre avec la chair pour se soustraire à ses appétits;

— Guerre avec les animaux pour les soumettre à son joug;

— Guerre avec la nature pour la mettre à son service;

— Guerre avec la mort pour ne pas tomber dans ses mains.

Cette altération profonde dans sa souveraineté entraîna nécessairement une altération analogue dans sa liberté. Il ne perdit pas entièrement son libre arbitre, puisqu'il conserva le pouvoir de choisir entre les inspirations diaboliques et les inspirations divines; mais sa liberté cessa d'être parfaite à l'instant même où sa volonté cessa d'être entièrement souveraine : il ne lui suffisait plus, comme dans l'état d'innocence, de choisir le bien pour le faire; en lui le pouvoir pour exécuter son choix fut subitement amoindri, et la loi de sa chair se souleva contre la loi de son esprit : par un effet des dispositions divines, celui qui prétend vivre dégagé de toute loi en a deux à subir, deux lois contraires; et celui qui ne sait pas obéir à son Dieu devient l'esclave de ses passions.

L'homme sortit sain des mains de Dieu, mais avec la faculté de faire naître la maladie et de se perdre par le mauvais usage de son libre arbitre; il sortit malade des mains du péché, mais avec la faculté de recouvrer la santé, aidé de la grâce; il fut donc libre, avant comme après sa faute, mais, avec cette différence, qu'après sa faute sa liberté fut malade, comme l'était devenue son

âme, tandis qu'avant sa prévarication elle était parfaite et saine, comme son esprit était sain et parfait. Les deux causes de l'amoindrissement de la liberté dans l'homme furent donc : sa révolte contre la loi de Dieu, par suite de laquelle il fut assujetti à deux lois contraires, celle de son esprit et celle de sa chair; et la perte de cette grâce parfaite que Dieu lui avait accordée avant sa désobéissance.

Faible dans sa volonté et pauvre dans son entendement, l'homme, qui dans l'état d'innocence s'élevait presque à la hauteur de ces esprits souverains, qui vivent en Dieu, de Dieu et pour Dieu, dans les demeures célestes, perdit instantanément, après sa prévarication, l'unité, l'ordre, l'harmonie, la beauté qui resplendissaient en lui; astre éclipsé, ange souillé, il tomba dans l'état illogique où nous le voyons aujourd'hui, déplorable composé d'absurdes contradictions, plein de petitesse et de grandeur, capable de remonter sur des ailes sublimes jusqu'à Dieu et de descendre, sous le poids de ses grossiers instincts, aux plus immondes désordres de la chair; tantôt reflétant sur sa face les splendeurs divines, tantôt les ombres de la mort; un pied dans l'abîme et un autre dans le ciel; roi quand il obéit, esclave quand il commande; perpétuellement flottant entre le bien et le mal, entre Dieu qui le sollicite et le démon qui le tente, entre l'humilité soumise et l'orgueil en révolte, entre le temps et l'éternité; pouvant être tout et ignorant toujours ce qu'il sera, si bien qu'il n'a pas la certitude de rester vingt-quatre heures

ce qu'il est : on voit le héros devenir philosophe, l'anachorète un bandit, le parricide un saint, le grand patriote du moment sera demain un rebelle, dans quelques jours un traître; celui qui le matin est juge est bourreau à midi, martyr le soir, victime dans la nuit; nul ne sait s'il occupera une cellule, un gibet ou un trône, si les vents impétueux qui l'entraînent l'emporteront au nord ou au midi, à l'est ou à l'ouest; s'il aura la vie des patriarches ou celle de la fleur des champs; si une mauvaise pensée ne viendra pas, à son dernier moment, rendre stérile sa vie pénitente, ou si une aspiration immense de charité et d'amour, dans les étreintes de l'agonie, ne lavera pas dans les eaux de la grâce sa vie pécheresse.

L'homme ne sait pas même qui est le juste et qui le réprouvé : un ange ne fut-il pas réprouvé? un voleur ne fut-il pas juste? Il ne sait pas en quoi consiste la gloire et en quoi l'ignominie : le Fils de Dieu fait homme ne trouva-t-il pas l'ignominie dans la synagogue et la gloire sur un gibet? Qu'était la Madeleine aux yeux de Dieu, et que fut-elle aux yeux des hommes? Savons-nous où est la prudence et où la folie? le monde se croit prudent et appelle insensés les disciples de Jésus-Christ. Savons-nous davantage où est la sagesse et où la vanité? le monde appelle sagesse ses vanités, et le roi très-sage appela vanité la sagesse. Qui nous dira en quoi consistent la fortune et le malheur? la prospérité n'est-elle pas amie de l'orgueil, et la résignation sanctifiante la compagne des tribulations?

Oh ! combien l'homme est à autre que celui que Dieu mit dans le jardin des délices, vêtu d'innocence, couronné d'une resplendissante couronne de grâce, uni par son entendement à l'entendement divin, par sa volonté à la volonté souveraine, par tout son être spirituel à l'esprit pur, maître de sa chair obéissante, de ses passions soumises, seigneur de si vastes domaines, qu'il était roi des continents, roi des mers, roi des îles, roi de la création !

Qui sera assez aveugle ou assez fou pour trouver en Dieu la cause de ce qui est, et pour trouver en l'homme la raison de ce qui fut<sup>1</sup> ?

<sup>1</sup> Le lecteur aura remarqué que, dans le cours de ce chapitre, l'auteur ne paraît pas prendre le mot grâce dans le sens précis de la théologie et que, sous ce nom, il parle plutôt du secours divin de l'ordre naturel que du secours surnaturel. C'est ainsi, ce nous semble, qu'il faut entendre les divers passages dont l'argumentation porterait à conclure que la grâce est comme le libre arbitre, inhérente à la nature de l'homme, d'où il suivrait qu'elle n'est pas surnaturelle, qu'elle n'est pas un don gratuit de Dieu, qu'elle n'est plus la grâce. Nous répéterons ici ce que nous avons dit dans notre note préliminaire : si Donoso Cortès n'avait pas laissé ce travail à l'état d'ébauche, il aurait certainement fait disparaître ces équivoques et ces obscurités.

(*Note des Traducteurs.*)

## VI

## DE LA CHARITÉ

Le catholicisme, poursuivi et maltraité aujourd'hui par je ne sais quels sectaires obscurs et féroces au nom des affamés, est la religion de ceux qui souffrent la faim. Le catholicisme, combattu aujourd'hui au nom des prolétaires, est la religion des pauvres et des nécessiteux. Le catholicisme, combattu au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, est la religion de la liberté, de l'égalité et de la fraternité humaines. Le catholicisme, combattu au nom de je ne sais quelle religion miséricordieuse et aimante, est la religion du parfait amour et des sublimes miséricordes.

Voilà pourquoi, dans la merveilleuse vision qu'il eut sur la montagne, lorsque le Seigneur descendit vers lui sur un trône de nuées, Moïse, parmi les grandes perfections divines qui lui furent découvertes, n'en vit pas de plus grande que la miséricorde, et s'écria dans son extase : *Dominator Domine Deus, misericors et clemens, patiens et multæ miserationis, ac verax, qui custodis misericordiam in millia : qui aufers iniquitatem, et scelera, atque peccata.* (Exod., c. xxxiv.)

Voilà pourquoi l'Esprit-Saint dit, au xix<sup>e</sup> chap. des Proverbes : *Foneratur Domino qui miseretur pauperis : et vicissitudinem suam reddet ei.* Et au chap. xxii : *Qui*

*accipit mutuum, servus est fœnerantis.* Paroles par lesquelles Dieu se déclare lui-même, si on peut le dire, comme l'esclave de l'homme miséricordieux.

Voilà pourquoi, au psaume xvii, Dieu s'appelle, par la bouche de David, le *père des orphelins et le juge des veuves.*

Voilà pourquoi, au chapitre xxiv du Deutéronome, nous trouvons recommandé jusqu'à sept fois le soin des veuves, des orphelins et des étrangers.

La langue ne pourrait prononcer, la plume ne pourrait écrire, un volume ne pourrait contenir ni les promesses faites de Dieu aux miséricordieux, ni les menaces terribles que le Seigneur adresse aux avarés; la loi en est pleine, les évangélistes et les prophètes en sont pleins. C'est d'après le nombre des œuvres de miséricorde que Dieu, au jour du jugement, donne ou refuse le royaume des cieux.

Saint Paul, dans le chapitre xiii de sa première épître aux Corinthiens, s'exprime ainsi : « Quand je parlerais la langue des hommes et celle des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un métal sonore et une cymbale retentissante, et quand j'aurais le don de prophétie, et quand je saurais tous les mystères et toute la science, et quand j'aurais une foi assez grande pour transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. »

Si des paroles prononcées par l'Esprit-Saint nous passons à ce que les docteurs de l'Église ont écrit sur cette matière, nous verrons que tous exaltent d'une commune



voix la charité comme la plus grande, la plus excellente, la plus parfaite de toutes les vertus.

Saint Augustin dit (sermon XLIV, *de Tempore*) : « Rien n'est plus grand que l'âme qui a la charité, si ce n'est le Seigneur, qui a donné la charité. » Et encore (sermon XLII) : « Aime, et fais ce que tu voudras ; si tu te tais, tais-toi par amour ; si tu pardones, pardonne par amour ; si tu châties, châtie par amour : ce que tu feras avec cet amour est méritoire devant Dieu. » Et ailleurs (épître CV, *contre Pélage*) : « Ce n'est pas la multitude des travaux ni l'antiquité des services, mais la plus grande charité, qui donnera le plus de mérite et de récompense.

Suivant saint Bernard, la charité est la mesure de la grandeur et de la perfection ; de sorte que celui qui en a beaucoup est grand, et que celui qui en a peu est petit, et que celui qui n'en a pas n'est rien. Saint Grégoire va plus loin et déclare que, par la charité, non-seulement le bien que nous faisons, mais encore celui que nous désirons sans pouvoir le faire, nous est imputable. Consolante doctrine qui égale la bonne volonté à la bonne œuvre, et accorde la récompense au désir comme à l'action.

Nos descendants ne croiront jamais qu'il y ait eu un jour où cette religion divine, toute de miséricorde et d'amour, fut livrée à l'exécration des hommes au nom des multitudes plongées dans la misère et dans la barbarie, et qui ont tant besoin d'amour et de miséricorde. Il ne pourront pas croire à la prodigieuse folie,

aux fureurs insensées de ceux qui, étant pauvres, se sont levés en tumulte contre la seule religion qui ait des entrailles pour les pauvres; qui, étant déshérités, ont attaqué de la voix, de la main et du pied la religion sainte qui leur offre un royaume pour héritage; qui, n'ayant pas de père sur la terre, se sont révoltés contre leur unique père qui est dans les cieux et qui leur dit :

« Vous ne pouvez monter jusqu'où réside ma gloire? Eh bien, moi, qui suis le Seigneur des prodiges, je ferai pour vous le plus grand des prodiges, et je mettrai ma gloire où vous êtes. Vous n'avez pas la science pour me connaître? Croyez en moi, et vous aurez plus de science que ceux qui me connaissent le plus. Vous n'avez ni génie ni lettres pour convertir à moi la multitude des nations? Désirez que toutes les nations se convertissent à moi, et je vous donnerai les palmes de la prédication et la gloire de l'apostolat. Vous n'avez pas d'eau pour ceux qui ont soif, pas de pain pour ceux qui ont faim? N'importe! demandez-moi que les altérés aient à boire et les affamés à manger, et le pain qui apaisera leur faim, et l'eau qui éteindra leur soif, vous seront imputés dans le ciel. Les souffrances et les années vous accablent, et vous n'avez point de force pour les bonnes œuvres? Désirez les faire, et tenez pour certain que vous les avez faites. Vous enviez ceux qui ont eu l'ineffable bonheur de souffrir pour moi le martyre? Désirez le subir, et tenez pour certain que la gloire des martyrs sera votre gloire. Vous ne pouvez exercer les œuvres de charité? Soyez patients, et tenez pour certain que vous

serez aussi grands devant moi par votre patience que les autres par leur miséricorde. Vous ne pouvez élever vers moi vos mains chargées des fers de la captivité? Élevez votre voix, et votre prière sera écrite au ciel comme si vos mains s'étaient élevées avec elle. Vous êtes muets? Que votre esprit me parle, j'entends la voix des esprits. Vous ne savez que me demander? Je sais ce qui vous convient. Est-ce que vous ne savez pas aimer? Si vous savez aimer, vous savez tout, parce que vous me savez; et vous avez tout parce que vous m'avez, moi qui habite les cœurs qui m'aiment. Ne vous souvient-il pas du temps où j'étais dans le monde? Il y eut alors une femme adultère qui était le jouet des hommes; ses mains étaient vides de bonnes œuvres; son âme était couverte de péchés: elle n'entendait rien à la prière ni à l'oraison; mais je la regardai, et elle fut prise d'amour pour moi: elle se mit silencieusement à mes pieds, et là, ses yeux devinrent deux sources de larmes; et elle pleura tant, que les cieux même furent en admiration devant sa douleur. Elle ne m'offrait qu'elle-même, elle ne me demandait que moi, et par cela seul son cœur contrit et humilié se revêtit d'une beauté resplendissante et plus qu'angélique; et par cela seul, s'ils pouvaient connaître l'envie, les chœurs de mes anges et tous mes séraphins l'eussent enviée: car je l'aimai et la fis mienne, et sanctifiai de ma présence le cœur troublé de la pécheresse repentante. Ne suis-je pas celui qui emportai avec moi dans le paradis l'âme du saint larron, dans la sanglante tragédie du Calvaire? Fut-il un homme plus coupable et

plus dénué que cet homme? Mais, en rendant son esprit, il le remit dans mes mains, comme je remis le mien aux mains de mon Père; et, de même que mon Père me reçut, je le reçus. La grandeur de son amour surpassa la grandeur de ses fautes.

« C'est moi qui, avant de me laisser voir aux rois, me laissai voir aux bergers; et qui, avant d'appeler à moi les riches, appelai les pauvres. C'est moi qui, lorsque j'étais sur la terre, rendis la santé aux infirmes, la lumière aux aveugles, la guérison aux lépreux, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts. C'est moi qui, placé entre les pauvres et les riches, entre les ignorants et les savants, entre les superbes et les humbles, passai sans rien dire ni aux riches, ni aux savants, ni aux superbes, et appelai d'une voix douce et amie les pauvres, les ignorants et les humbles pêcheurs : je me fis tout à eux; je leur lavai les pieds; je leur donnai mon corps pour nourriture et mon sang pour breuvage : tel fut pour eux mon amour.

« Après la gloire de mon Père, je n'ai rien tant aimé que votre pauvreté et votre amour. Souverain Seigneur de toutes choses, je me suis dépouillé de tout pour être l'un de vous. C'est à l'un de vous, et non à un prince du monde, que j'ai donné le gouvernement et l'autorité de mon Église très-sainte; et, pour lui conférer ce souverain pouvoir, je ne lui demandai pas ce qu'il avait ni ce qu'il savait, mais s'il m'aimait; je ne recherchai pas s'il était licencié ou docteur. mais s'il avait de l'amour pour moi. Moi-même. je laissai mon vêtement

royal pour prendre celui d'un esclave. Une femme fut ma mère, une étable mon logement, une crèche mon berceau. Je passai mon enfance dans le dénûment et l'obéissance; je vécus dans la tribulation; je mangeai le pain de la charité; je n'eus pas un jour de repos; ils me couvrirent d'affronts et de mépris; mes prophètes m'appelèrent *l'Homme de douleurs*; je choisis pour trône une croix, je reposai dans un sépulcre étranger: en rendant mon esprit à mon Père, je vous appelai tous à moi. Et depuis lors je ne cesse pas de vous appeler: voyez, mes deux bras s'ouvrent sur la croix pour vous recevoir tous. »

## VII

### DE LA SOCIÉTÉ ET DU LANGAGE

La société, considérée sous le point de vue catholique, n'est ni un être abstrait, ni un être concret, doué de liberté et d'intelligence. La société est, dans l'ordre moral, ce qu'est l'espace dans l'ordre physique: c'est le milieu où fut placé l'homme, en tant qu'intelligent et libre; c'est l'atmosphère propre de la liberté et de l'intelligence humaines.

Dans leur profonde ignorance de toutes choses, les écoles rationalistes ont fait de la société et de l'homme deux abstractions absurdes. En les considérant séparément, elles laissent l'homme sans atmosphère pour res-

pirer et sans espace pour se mouvoir, et elles laissent également l'espace et l'atmosphère propres à l'humanité privés du seul être qui puisse se mouvoir dans l'un et respirer dans l'autre. C'est exactement comme si l'on prétendait considérer l'espace matériel sans les substances corporelles qui le remplissent, et les substances corporelles hors de l'espace qui les contient. Et, comme une première absurdité en appelle impérieusement une seconde, et celle-ci une troisième, partant de l'absurdité qui consiste à considérer séparément l'homme et l'espace où il se meut, les rationalistes sont allés donner dans cette autre absurdité plus grande : que l'homme se créerait lui-même son propre espace, sans l'aide d'un espace préexistant; ce qui est supposer tout simplement que l'homme primitif n'était nulle part et qu'il a procédé à la création d'un lieu qui lui fût propre afin de parvenir à être quelque part. L'homme, dans ce système, est un conquérant d'un nouveau genre, il ne s'empare pas de terres déjà existantes, il crée ses conquêtes.

Ceux qui n'ont vu dans le langage qu'une invention humaine sont tombés dans la même erreur. Le langage n'est pas une chose distincte et séparée de la pensée, c'est la pensée même, considérée dans sa forme essentielle et invariable; et, de même qu'un être, considéré dans son existence individuelle et concrète, ne peut jamais se séparer de la forme qui le circonserit. par la même raison la pensée de l'homme ne peut être considérée comme existant individuellement et d'une manière

concrète, si elle n'est limitée et circonscrite par la parole. L'homme occupé à créer le langage est une absurdité pareille à celle de l'homme occupé à inventer la société : le premier est une substance qui cherche sa forme ; le dernier, une existence qui cherche son espace. De quelque côté qu'on le regarde, le rationalisme tombe dans un cercle vicieux : la création de l'homme par l'homme.

La question entre le catholicisme et le rationalisme est circonscrite et posée dans les termes suivants : Est-il plus raisonnable de croire qu'il y a un Être qui existe de soi et en qui toutes les choses créées ont leur origine ; ou de croire en un être qui n'existe pas de soi, qui n'est créé par personne, mais qui se crée lui-même ?

Beaucoup de philosophes ont cherché à donner une exacte définition de l'homme. Celui qui s'écarte le moins de la vérité est M. de Bonald, quand il dit, en prenant les éléments de sa définition dans saint Augustin, que l'homme « est une intelligence servie par des organes. » L'erreur de M. de Bonald n'est pas dans les éléments reçus du grand docteur, elle est dans la persuasion où il paraît être que ces éléments suffisent à la définition désirée. Cette définition est, d'un côté, équivoque, et, de l'autre, incomplète.

Équivoque, parce qu'elle donne à entendre (ce qui est faux) qu'entre le corps et l'âme il n'y a d'autre lien que celui qu'implique l'idée de service, tandis que, selon le dogme catholique, l'homme n'est autre chose que l'âme et le corps unis en un seul. Le dogme de la résur-

rection repose spécialement sur cette très-parfaite unité, qui suppose une responsabilité commune dans les deux éléments constitutifs de l'homme; responsabilité qui ne se peut concevoir ni ne peut exister si l'un est condamné perpétuellement à servir, et si l'autre exerce perpétuellement l'empire. Comment établir une responsabilité commune entre celui qui a pour unique office de servir et celui dont l'office consiste à commander avec un empire absolu? La responsabilité n'exclut pas la subordination hiérarchique, mais elle exclut la servitude.

Elle est incomplète, parce que toute définition de l'homme est incomplète, quand il n'en résulte pas clairement que l'homme est une intelligence unie à un corps, mise en communication perpétuelle avec d'autres intelligences par le moyen de la parole.

La preuve que la société et le langage sont supposés dans l'homme et sont des parties constituantes de sa nature, c'est qu'on ne voit pas dans les livres saints que Dieu ait séparément nommé l'une ou l'autre. Dieu ne parle ni du langage ni de la société, justement parce qu'il parle de l'homme, dans lequel la société est essentiellement contenue et le langage sous-entendu.

Une des choses qui, dans les saintes Écritures, ont le plus fortement frappé l'attention des hommes, c'est que, dans l'acte des créations successives, Dieu parle toujours au singulier, sauf quand il crée l'homme, laissant alors le singulier pour le pluriel, et disant : FAISONS L'HOMME A NOTRE IMAGE ET RESSEMBLANCE. L'opinion commune des docteurs est que, par là, Dieu veut signifier



le concours spécial et très-haut des trois personnes divines dans la création de l'homme. Il en est ainsi indubitablement. Il ne nous semble pas néanmoins téméraire d'affirmer que, dans ce changement subit du singulier pour le pluriel, il y a encore un mystère plus profond. Dans ce texte, d'une compréhension si étendue et d'une profondeur si mystérieuse, la distinction des personnes et l'unité de l'essence sont affirmées en même temps : la distinction des personnes par ces paroles : FAISONS L'HOMME ; l'unité de l'essence par ces autres paroles : A NOTRE IMAGE ET RESSEMBLANCE, lesquelles supposent, avec la distinction des personnes, une identité essentielle. Ces deux affirmations en portent avec elles une autre qui les comprend toutes deux : l'affirmation de la société divine, laquelle résulte nécessairement de la distinction personnelle et de l'unité d'essence. Cela supposé, le sens de ces paroles paraît être celui-ci : « Faisons l'homme en même temps individu et société, pluriel et singulier, plusieurs et un ; que l'unité soit dans sa nature et la pluralité dans les personnes. » Et de même que les affirmations relatives à Dieu entraînent l'affirmation de Dieu et de la société divine, de même ces autres affirmations se résolvent dans l'affirmation de l'homme et de la société humaine. Si nous considérons, d'un autre côté, que Dieu n'a affirmé toutes ces choses qu'en parlant avec lui-même toutes ses affirmations, il en résultera qu'en affirmant de l'homme qu'il était créé à son image et ressemblance, ce que Dieu a voulu signifier, c'est que l'homme parlerait dès

le principe et serait en société dès le principe. En effet, l'homme n'a pu être à l'image et ressemblance de Dieu que lorsqu'il a été parlant et en société; or il était nécessaire qu'il fût dès le principe à son image et à sa ressemblance.

On comprend maintenant pourquoi Dieu ne parle jamais séparément ni de la société ni du langage, et comment l'un et l'autre sont affirmés simultanément dès qu'on parle de l'homme.

De tout cela il suit, non-seulement que la société et le langage sont antérieurs à toute invention humaine, mais encore à toute révélation divine. Le langage et la société ne sont pas objets d'invention ou de révélation, mais de création; attributs essentiels de la nature de l'homme, ils ont été créés en même temps qu'elle. Il est impossible d'imaginer que l'homme soit sorti des mains de Dieu sans être orné de tous ses attributs essentiels.

C'est pour cette raison que Dieu, quand il créa l'homme, le créa homme et femme, c'est-à-dire variété et unité, société et individu; et, lui parlant, il lui dit : **CROISSEZ ET MULTIPLIEZ**; ce qui était dire : « Conservez par la génération ce que j'ai fait par la création; conservez par l'une ce que vous avez reçu de l'autre; soyez individu et société perpétuellement. » Par où l'on voit qu'à l'instant même où l'homme sort du néant, il écoute et entend la parole divine : ce qui le suppose ayant le don de la parole, et en société avec Dieu, et en société avec l'homme. Peu après, Dieu institue la famille, et l'homme

donne à tous les animaux leurs noms propres, ce qui ne signifie pas qu'il y eut intervalle entre la création de l'homme et la création du langage et de la société, qui sont ses attributs nécessaires, mais seulement que la société et le langage sont sous la juridiction du temps pour ce qui regarde leurs formes spéciales et concrètes.

Mes lecteurs ne trouveront pas mauvais que je laisse de côté la théorie, fameuse à une autre époque, suivant laquelle la société serait le résultat d'un contrat stipulé en présence de Dieu, au milieu des forêts, par de savants sauvages profondément versés dans la connaissance des choses divines et des choses humaines, et fondateurs de toutes les institutions religieuses, politiques et sociales. Je néglige également cette autre théorie qui nous présente ces mêmes sauvages marchant pensifs dans le désert, tout occupés à chercher comment ils traduiraient une contorsion par un mot et un geste par une phrase : il n'est donné qu'aux philosophes d'être plus ridicules que ces primitifs habitants des bois. Ces systèmes, insoutenables par quelque côté qu'on les considère, soit qu'on les soumette au criterium de la raison, soit qu'on les rapproche du comput chronologique, soit qu'on les examine au point de vue des évolutions de l'histoire, sont tombés en discrédit avec le dix-huitième siècle, fameux par la foule de ses sophistes et l'énormité de ses erreurs. J'admire moins la malice que la candeur de ceux dont la simplicité n'a pas même entrevu un défaut de proportion entre ces

solutions puériles et l'austère et divine majesté des problèmes mystérieux, objet de leurs spéculations. Ce qui étonne et épouvante en même temps, c'est que de pareils systèmes aient pu non-seulement naître, mais se propager dans la société européenne, dans cette société élevée par le christianisme et dépositaire à la fois des traditions bibliques et des solutions catholiques; c'est que la voix des sophistes ait retenti, pendant un certain temps, plus haut que la voix de l'Église; c'est que l'Europe, aujourd'hui encore, tout en repoussant leurs prémisses, en maintienne les conséquences, qui restent comme les bases du vaste édifice de ses institutions.

Nous avons dit que le catholicisme ne parle jamais de la société en général ni du langage, parce qu'il les considère comme des faits préexistants; et, pour le démontrer, nous avons rappelé le premier commandement de Dieu, quand, s'adressant à l'homme qu'il venait de former du limon de la terre, il lui dit : *Croissez et multipliez*. Par cette parole le Seigneur fait entendre deux choses : elle nous apprend d'abord que l'homme est né avec le don de la parole, entendre la parole d'autrui c'est l'avoir soi-même en la faisant sienne; elle nous dit ensuite que l'homme était à la fois un individu et une société, autrement il n'aurait pu ni croître ni se multiplier. La démonstration s'appuie, en outre, d'une part sur l'institution de la famille, et d'autre part sur la revue qu'Adam fit, comme roi de la création, de tous les animaux, leur parlant et leur donnant des noms qui étaient leurs vrais noms. L'institution de la famille, so-

ciété spéciale, suppose l'existence antérieure de la société humaine; et l'allocution d'Adam, en entrant en possession de ses domaines, suppose qu'il avait reçu déjà le don du langage. Or, avant ces deux actes solennels, il n'y avait eu que l'acte de la création; il faut donc conclure forcément que l'homme, le langage et la société ont été le résultat d'une création simultanée.

On voit dès lors que ceux qui se proposent de rechercher quelle est l'origine de la société et du langage posent la question d'une manière absurde, et par ce fait seul lui donnent une mauvaise solution. Cette première erreur les jette dans des erreurs encore plus grandes et d'une extrême gravité. En suivant cette supposition que les sociétés se dirigent par les mêmes lois que les inventions humaines, ils ont conclu qu'après avoir été grossièrement ébauchées par les premiers hommes elles vont croissant en beauté et en perfection avec le cours des siècles. Selon cette loi de *perfectibilité* et de progrès, comme ils l'appellent, les hommes ont commencé par mener une vie rude et sauvage; ils ont vécu ensuite de travail et de chasse; la vie errante et pastorale a succédé à cette seconde, et a été remplacée par la vie sédentaire et tranquille, d'où nous sommes arrivés à l'état actuel, lequel ira se polissant et se perfectionnant, jusqu'à ce qu'il réalise en ce bas monde le beau idéal d'une perfection absolue.

C'est là l'origine de toutes les aspirations ardentes et insensées des hommes de désordre et de toutes les éblouissantes utopies dont le bruit aujourd'hui assour-

dit l'Europe. L'école libérale, composée de travailleurs aux bras mous, a pris pour elle, dans l'œuvre commune, la charge de polir les gouvernements. Les écoles socialistes, composées d'ouvriers intrépides et infatigables, sachant que le royaume de Dieu souffre violence, ont résolu d'y faire irruption en le prenant d'assaut. Quand ce grand jour sera venu, tout se transfigurera sur la terre, et dans le ciel, et dans les enfers; le Dieu catholique, qui dans cette grande tragédie du monde joue le rôle de tyran, sera jeté dans les cachots; l'antique dragon, aujourd'hui chargé de chaînes, montera sur le pinacle, illuminant les nouveaux horizons des feux changeants de ses écailles retentissantes : Dieu, c'est le mal, vainqueur du bien aux temps paradisiaques; le dragon, c'est le bien, qui prévaudra sur le mal dans les âges socialistes. Quant à la terre, elle sera changée en cette nouvelle Jérusalem, dont toutes les nations ont eu une vague idée et dont les murs resplendissants reposeront sur des fondements de pierres précieuses.

Après avoir vu comment les socialistes déclament sur le passé et sur l'avenir, il ne sera pas hors de propos de montrer ici comment Moïse nous révèle l'avenir en nous racontant simplement le passé : *Adam vero cognovit uxorem suam Heram, quæ concepit et peperit Caïn, dicens : Possedi hominem per Deum. Rursumque peperit fratrem ejus Abel. Fuit autem Abel pastor ovium, et Caïn agricola.* (Genèse, ch. iv, v. 1 et 2.) D'où il suit clairement que toutes ces manières de vivre que nos

philosophes conçoivent comme le résultat d'inventions successives coexistent dans le temps comme elles ont coexisté dans la création, laquelle, étant une, est complète et simultanée.

Ainsi, entre l'école catholique et les écoles rationalistes, il y a une contradiction absolue. La première suppose qu'en affirmant l'homme on affirme en même temps la société et le langage; les secondes, que chacune de ces choses est l'objet d'une affirmation différente. La première suppose que l'homme créé de Dieu fut créé digne de Dieu; les secondes soutiennent que l'homme naît imparfait, c'est-à-dire indigne de Dieu, et qu'étant indigne de Dieu et imparfait il se divinise et se perfectionne lui-même. L'école catholique, en affirmant qu'il n'y a qu'une seule création et qu'elle a été très-parfaite, nous montre à l'origine même : l'homme viril, très sage et saint, le langage très-parfait, la société civilisée et dans sa perfection. Les écoles rationalistes, en affirmant qu'il y a une série infinie de créations et que les plus parfaites sont les dernières, assurent que l'homme créé de Dieu le fut de travers; qu'il fut fait grossier et faible; et, quant à la société et au langage, que ce sont choses hors de la portée divine et de la divine puissance, qui de soi est purement rudimentaire.

Comme l'on voit, l'artifice inventif des écoles rationalistes se réduit à mettre une négation à côté de chacune des affirmations catholiques, et à contredire perpétuellement les croyances universelles du genre

humain. Dieu a affirmé de lui-même qu'il est Dieu, et que Dieu est la perfection infinie : le rationalisme lui dénie à la fois la substance et les attributs : il affirme que Dieu n'est pas Dieu, qu'il n'est pas parfait. Dieu a affirmé de l'homme qu'il est homme ; le rationalisme affirme qu'il est Dieu, et s'en va racontant une à une ses créations merveilleuses. Le genre humain, de son côté, a cru d'une foi très-ferme que la créature est moins que son Créateur ; voici le socialisme qui le contredit, en affirmant que le Créateur est moins que sa créature. Vainement on leur répond que tous ces termes sont contradictoires ; ils répliquent aussitôt qu'il n'y a de vérité que là où il y a contradiction dans les termes.

Le rationalisme est une démenace monomane ; ceux qui sont atteints de cette maladie redoutable ont fait, en s'appelant rationalistes, comme ces malheureux qui, se voyant dans un de ces palais que la charité catholique a élevés pour eux sous le nom d'hospices, se donnent le titre d'*empereur*. Les uns se disent créateurs parce qu'ils sont dans la création, comme les autres se disent empereurs parce qu'ils sont dans un palais. La ressemblance qui existe entre eux devient une véritable identité, si l'on considère que les uns et les autres s'accordent à donner pour chose certaine la souveraineté de la raison qu'ils ont perdue. Jamais fou n'a reconnu l'empire des vérités mathématiques et métaphysiques ; jamais fou n'a reculé devant l'entreprise de concilier les choses contradictoires. Je ne sais si mes lecteurs ont



remarqué que tous les fous sont rationalistes; cette observation est si vraie, que, du moment même où ils commencent à douter de ce qu'ils disent et à soupçonner la faillibilité de leur raison, c'est-à-dire dès qu'ils cessent d'être rationalistes, ils peuvent sortir de l'hôpital : ils sont en convalescence ou guéris.

Chose singulière et vraiment admirable ! Il n'est aucun genre de folie qui n'aboutisse à une révolte; pas de révolte qui, dans son exaltation, n'aboutisse à la folie. Au contraire, l'homme le plus raisonnable est le plus humble; seul il a l'incommunicable et saint privilège de prononcer cette parole : *Je crois*; et cette autre parole : *Je me trompe*; qui jamais ne se trouvèrent sur les lèvres ni d'un fou ni d'un rebelle. Que signifie ce double fait ? Quel mystère renferme-t-il ? Comment peut-on concevoir, en matière de raison, que quiconque la possède l'humilie, et que quiconque la perd l'exalte ? Et quel est ce caprice inconcevable de la raison qui, se donnant à ceux qui la méprisent et l'humilient, tourne le dos à ceux qui l'adorent ? Si je ne voyais pas Dieu dans tous les phénomènes de la création, je le verrais du moins dans le phénomène de la folie.

## VIII

ERRER FONDAMENTALE DE LA THÉORIE DE LA PERFECTIONNABILITÉ  
ET DU PROGRÈS

Je me propose de démontrer que la société et l'homme sont inséparables et obéissent à certaines lois générales révélées de Dieu dès le principe des temps.

Si la création du monde est un acte unique et très-simple, considéré en Dieu, et une œuvre complète et parfaite, considérée dans l'homme, il s'ensuit nécessairement que l'homme, dès l'instant où il fut, eut une connaissance certaine de la fin pour laquelle il a été créé, de la voie par où il devait aller à cette fin, et des lois immuables sous lesquelles il devait vivre pendant son court pèlerinage et son rude chemin. — Et parce que l'homme est à la fois ces deux choses : individu et société, il eut connaissance en même temps des lois d'après lesquelles devaient se gouverner les individus, et de celles qui devaient régir, dans leurs diverses évolutions, les sociétés humaines. La connaissance qui lui fut donnée de ces lois est ce qu'on appelle *révélation*; et la révélation de toutes ces choses constitua l'homme d'un seul coup dans un état de civilisation parfaite et incomparable.

De tous les moyens proposés pour dénouer les nœuds de cette question si grave, et pour dissiper les ombres

du grand mystère de notre nature et de notre origine, celui que le catholicisme propose dogmatiquement est non-seulement le seul vrai, mais encore le seul fondé en raison, le seul splendidement lumineux. Il faut nier absolument la nature divine, ou la reconnaître comme harmonieuse et synthétique. L'œuvre qui sort de ses mains sera donc nécessairement une synthèse, et par conséquent, une harmonie; et, comme l'une et l'autre excluent le particulier, le rudimentaire et l'imparfait, il s'ensuit que Dieu, en créant toutes choses, les a créées par groupes immenses et grandioses, fondant dans l'unité toutes celles que leurs affinités rapprochent, et soumettant tout cet immense ensemble aux lois harmoniques d'une synthèse suprême. Supposer que Dieu a fait les choses et les a laissées sans lois, ou qu'il a établi leurs lois séparément pour que les choses courussent sans règle aucune après les lois, et les lois après les choses, c'est une extravagance au-dessus de toute extravagance et à laquelle les rationalistes, avec toute leur science, ne sauraient donner un nom. Supposer l'homme occupé à inventer la loi de ses actions et les lois des associations humaines et à écrire le code de ses devoirs sociaux, c'est la même chose que de supposer les choses temporelles à la recherche des temps, et les choses corporelles à la recherche de leurs espaces, ou réciproquement les espaces à la recherche des choses corporelles et les temps à la recherche des choses temporelles.

Ne dites pas que la comparaison entre ces choses et

l'homme ne peut être admise; elle peut si bien l'être, que, à notre point de vue, entre les deux termes de la comparaison la ressemblance va jusqu'à l'identité. L'homme, considéré comme être intelligent et libre, diffère des autres êtres par ce qu'il a et que ceux-ci n'ont pas; mais il ressemble à tous en ce point: qu'en eux et en lui il n'y a rien qui ne soit sujet à une loi fixe de soi et invariable. Comme être libre, il est sujet aux lois du monde moral, et, comme être intelligent, aux lois de l'intelligence; et, de même qu'on tombe dans l'absurde en supposant les corps à la recherche de l'espace et les choses temporelles à la recherche des temps, par la même raison on tombe dans un cercle vicieux en supposant un être libre à la recherche des lois du monde moral et un être intelligent à la recherche des lois de l'intelligence.

Sous l'évidence de ces réflexions croulent toutes les théories frivoles et vaines des modernes rationalistes, suivant lesquels la société et l'homme passent conjointement d'une perfection à une autre perfection et d'un progrès à un autre progrès, l'humanité opérant seule et par elle-même sa propre transformation par le moyen de toutes ces perfections successives et de tous ces progrès.

Les lois générales du monde moral, auxquelles l'homme est assujéti en tant qu'être intelligent et libre, considéré soit comme individu, soit comme société, existent d'une existence indépendante de la volonté humaine. Placées au-dessus des vaines spécula-

tions des hommes, elles sont également exemptes des injures du temps, parce qu'elles sont divines, éternelles et immuables. Ces lois ont été l'objet de révélations successives qui, réunies forment la révélation catholique. Le catholicisme est le dépôt de toute vérité, la lumière de tous les mystères. Pour celui qui l'ignore, tout est ignorance ; pour celui qui le connaît, tout est science. Le catholicisme a des paroles de vie pour tous ; il est la santé pour les malades, le repos pour ceux qui sont fatigués, la source d'eau pure pour ceux qui ont soif, le pain pour ceux qui ont faim, la science pour les ignorants, la lumière pour les aveugles, le port pour les navigateurs, la force des combattants, la couronne des vainqueurs. Affirmer qu'il est tout cela pour l'homme, c'est affirmer qu'il est également tout cela pour la société, parce que la société c'est l'homme, rien de plus que l'homme, considéré à un point de vue spécial.

Quand Notre-Seigneur dit de son royaume qu'il n'était pas de ce monde, il voulut indiquer par ces paroles justement le contraire de ce qui paraît au premier abord ; elles signifient que son royaume, qui contient tout, ne peut être contenu par le monde, qui n'en est qu'une partie, la partie inférieure. Cela ne veut pas dire que la redoutable faculté accordée dès le principe à l'homme de s'éloigner de Dieu n'ait pas été octroyée à la société : cela veut dire seulement que, dans la société comme dans l'individu, la faculté de s'éloigner de Dieu se résout, tout bien considéré, dans la faculté de se perdre.

Cela supposé, je me crois autorisé à affirmer que le problème relatif aux limites qui séparent les vastes domaines du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, du royaume de Dieu et du royaume du monde, de l'Église et de l'Empire, a été mal posé jusqu'à cette heure. Quand la société civile affirme qu'elle a la faculté de tout séculariser et de se séculariser elle-même, si, d'ailleurs, elle n'est pas liée civilement et extérieurement avec l'Église, elle affirme d'elle une faculté qui est inamissible et par là même incontestable : faculté identique avec celle qu'a l'homme de désobéir à Dieu, de nier Dieu, et de marcher dans le monde sans Dieu et sans loi. La question qu'il s'agit de résoudre n'est pas celle-là, mais bien celle-ci : cette faculté, dans la société comme dans l'homme, n'aboutit-elle pas à cette autre, également inamissible et incontestable, la faculté de se perdre ?

Réduite à ses véritables termes, la question se résout d'elle-même. L'Empire est à l'Église ce que l'homme est à Dieu : l'un et l'autre ont la faculté de se perdre ou de se sauver. Ce que Dieu n'a pas laissé au pouvoir de l'homme ou de la société, c'est la distinction suprême du bien et du mal ; elle existe de soi, d'une existence nécessaire. La société et l'homme peuvent choisir l'un et laisser l'autre ; ils ne peuvent changer ce qu'ils laissent en ce qu'ils prennent, ni ce qu'ils prennent en ce qu'ils laissent. Hors de la soumission à l'Église, il n'y a point de salut pour les sociétés humaines, pas plus que, hors de la soumission à Dieu,

il n'y a de salut pour l'homme. Ainsi que Dieu et l'Église, la société et l'homme sont une même chose.

Nous devons avertir ici qu'en affirmant de la société et de l'homme qu'ils sont une même chose, nous voulons faire entendre qu'ils sont des choses indissolublement unies en un seul, comme le sont les formes et les substances. La société est la forme de l'homme dans le temps, et l'homme est la substance qui soutient cette forme dans le temps. Les différences qui existent entre l'une et l'autre sont telles qu'elles n'excluent pas l'unité, et leur unité est telle qu'elle n'exclut pas leurs différences. L'homme, considéré comme individu, c'est-à-dire dans sa substance, a une fin naturelle et une fin surnaturelle, une fin temporelle et une fin éternelle; considéré comme société, c'est-à-dire dans sa forme, il n'a qu'une seule fin. naturelle et temporelle; de sorte que les sociétés humaines finissent conjointement avec les temps : alors la substance se dépouille de la forme qu'elle avait et en cherche une autre dans l'éternité. De là une différence très-notable entre la société et l'homme, même considérés dans leur unité, c'est-à-dire durant la prolongation des temps : l'individu, fait pour l'éternité, ne reçoit pas toujours ici-bas la peine ou la récompense de ses actions; mais la société, faite pour le temps, reçoit infailliblement dans le temps la récompense qu'elle a méritée si elle a été sainte, ou la peine qu'elle a attirée sur elle si elle a péché. C'est ainsi que, par ce qui se passe dans le temps nous tâchons de découvrir ce qui doit arriver dans l'éternité; et que, à la

**lumière des enseignements de la foi sur l'éternité, nous parvenons à expliquer d'une manière satisfaisante ce qui se réalise dans le temps.**

Nous savons que beaucoup d'hommes, quoique grands pécheurs, jouissent de ce qu'on appelle les faveurs de la fortune; ils se disent eux-mêmes et le monde les dit heureux : les prospérités volent à leur rencontre, et les tribulations s'écartent de leur chemin ; les dignités et les honneurs suivent tous leurs pas; les plaisirs s'assoient à leur table; il semble que les esprits célestes soient descendus du ciel pour les entourer de leurs chœurs et les couvrir de leurs ailes dans la veille et durant le sommeil; leurs rêves ont la saveur de la vie, et, dans sa douceur et son charme, leur vie ressemble à un rêve : une main invisible et mystérieuse écarte de leurs cœurs les noirs chagrins, et de leurs fronts les pensées tristes et fatigantes. D'un autre côté, il n'est pas non plus extraordinaire de voir l'homme juste devenu le jouet des hommes et la victime de la fortune : il compte ses jours par le nombre de ses tribulations; ses yeux sont deux sources intarissables de larmes: tout le monde s'éloigne de lui comme d'un pestiféré; s'il cherche le bonheur, le malheur l'attend au passage; il fait le bien, et il reçoit le mal; ses bienfaits ne font que des ingrats; point d'injure qui ne l'atteigne, point de fardeau qui ne l'accable, point de machination à laquelle il ne succombe, point de labeur qui ne l'épuise, point de calomnie qui ne le noircisse; les siens l'abandonnent, les étrangers l'outragent: les amis le vendent, les enne-



mis le persécutent : il appelle Dieu à son aide, et Dieu ne lui répond pas; il lève ses yeux troublés, et il voit les cieux qui, sans s'inquiéter de son trouble, gardent indifférents leur sérénité : le seul ami qui lui reste est la tombe; elle seule lui promet la paix et le repos.

Là est la pierre de scandale des faibles, la tentation perpétuelle des pécheurs, et en même temps le fondement indestructible de l'espérance qui habite dans le cœur des justes. Quiconque ignore le mystère de la croix ne peut entendre le mystère de la tribulation; et, pour qui ne croit pas fermement à l'éternité des peines et des récompenses, un si effrayant spectacle fait douter de Dieu même. Aussi a-t-il la vertu d'effacer et de faire évanouir dans les airs toutes les demi-teintes religieuses : à la vue des incroyables prospérités de l'homme d'iniquité et des inénarrables tribulations de l'homme juste, celui qui descend dans sa conscience sent que son choix suprême est fait, et qu'il est ou ou athée ou chrétien.

La société nous présente un spectacle entièrement différent dans ses changements continuels, dans ses mouvements ordonnés, dans ses évolutions magnifiques : en elle tout nous parle de Dieu, et elle-même nous annonce sa présence. Ouvrez les pages de l'histoire; passez en revue, l'un après l'autre, tous les peuples du monde; allez d'une région à une autre, d'un âge à un autre, d'une zone à une autre; interrogez tous les gouvernements dans l'infinie variété de leurs formes, tous les peuples dans la variété infinie de leurs civilisa-

tions, toutes les races des hommes, soit déchues, soit au comble de leur gloire; vous n'obtiendrez qu'une seule réponse, et cette réponse éclatera de toutes parts, de l'orient et de l'occident. du midi et du septentrion. L'histoire, en effet, ne mentionne aucune société coupable qui n'ait été châtiée, et châtiée en proportion exacte de sa faute; elle ne mentionne aucune nation chez qui la vertu n'ait pas été la mesure de sa grandeur. Dans le vaste champ de l'histoire, il n'y a pas de semence qui ne fructifie; toutes sont à l'abri du vent et de des tempêtes: on ne récolte dans ce champ fertile que ce qu'on y sème; mais tout ce qu'on y sème s'y récolte. Tous les peuples de la terre y ont semé l'erreur, tous y ont récolté la mort. Le peuple juif seul et le peuple chrétien ont semé la vérité, et c'est pourquoi ils sont immortels: ces deux peuples prodigieux tracent seuls une ligne splendide, un sillon lumineux dont on ne voit point le terme: sortis de Dieu, ils retournent à Dieu; sortis de l'éternité, ils retournent à l'éternité; et, dans leur mouvement rapide, dans leur course invincible, ils illuminent les espaces et repoussent majestueusement derrière eux les vagues du temps.

La difficulté qui résulte de ces faits coexistants et contradictoires n'a pas d'autre solution que celle que lui donnent les manichéens ou celle que lui donnent les catholiques. La solution des manichéens expliquerait suffisamment la contradiction, puisque leur dualisme, mettant la contradiction en Dieu, explique toutes les

contradictions humaines par la contradiction divine. Mais, ce système, considéré en lui-même, étant insoutenable, il faut nécessairement ou accepter la solution catholique ou laisser la difficulté sans solution aucune : cette dernière alternative est absurde, la première est donc inévitable.

Le catholicisme n'explique pas la contradiction, il fait plus, il la nie ; il fait plus encore : il démontre l'identité réelle du phénomène individuel et du phénomène social, qui, à la première vue, paraissent contradictoires. Si Dieu récompense et punit infailliblement la société, tandis que, parfois, il permet la prospérité du pécheur et la tribulation du juste, c'est que Dieu, dans sa justice, visite chacun dans la demeure qui lui est propre : or la demeure de l'homme est l'éternité, et celle de la société le temps.

Cette solution est tout à la fois belle et raisonnable, claire et profonde, universelle et particulière, simple et sublime. Telle est sa nature, que, supérieure à toute invention humaine, elle est à la portée de tout entendement. Qui ne reconnaît à ces signes le caractère grandiose et auguste de toutes les solutions divines?

## PENSÉES DIVERSES <sup>1</sup>

---

### I

Un des caractères de l'époque actuelle, c'est l'absence de toute légitimité.

Les races gouvernantes ont perdu la faculté de gouverner; les peuples, la faculté d'être gouvernés.

Il y a donc dans la société absence forcée de gouvernement.

Aujourd'hui, les gouverneurs des peuples peuvent s'appeler rois ou présidents, ils ne gouvernent pas. Les peuples peuvent se constituer, selon leur caprice, en républiques ou en monarchies, ils ne sont pas gouvernés.

Mais, s'il n'y a pas de gouvernements, il ne peut pas

<sup>1</sup> Ces *Pensées* ont été publiées sous forme d'article dans un journal de Madrid, *La Regeneracion*. Elles ont été communiquées à ce journal, comme ayant été prises dans les écrits qui restent de Donoso Cortès, par son savant disciple, l'éditeur de ses Oeuvres, Don Gavino Tejado.

(Note des Traducteurs.)

y avoir de gouvernements légitimes : il faut exister pour exister d'une certaine manière.

Admirable concordance des choses humaines ! Voici un siècle qui s'occupe exclusivement de la matière et qui donne tout son cœur aux jouissances matérielles ; Dieu, le récompensant dignement de ses œuvres, lui retire la protection du droit et le fait tomber sous le joug de la force !

On dit que nous allons à la barbarie.

Plût à Dieu ! La barbarie a un avantage sur la civilisation : elle est féconde, la civilisation est stérile. La civilisation n'engendre pas, et la barbarie a engendré toutes les civilisations.

Non, nous n'avons pas la triste consolation d'aller à la barbarie. Où sont les barbares ?

N'honorez pas de ce nom les implacables Catilina qui, sur les autels du dieu de leurs orgies, jurent de lui livrer le dieu vaincu de Rome.

## II

Savez-vous ce que c'est que la révolution présente ? C'est la dernière évolution de l'orgueil.

Le monde rêve une unité gigantesque que Dieu ne veut pas et qu'il ne permettra pas, parce qu'elle serait le temple de l'orgueil.

C'est là, en toutes choses, le péché du siècle. La folie de l'unité s'est emparée de tous en tout : unité de codes,

unité de modes, unité de civilisation, unité d'administration, unité de commerce, unité d'industrie, unité de littérature, unité de langue.

Cette unité est réprouvée, elle ne sera que l'unité de la confusion. Le fils se hâte de quitter le foyer paternel pour se lancer dans la société, qui est l'unité supérieure à la famille. Le paysan abandonne son village et s'en va à la ville, pour échanger l'unité municipale contre l'unité nationale. Tous les peuples passent leurs frontières et se mêlent les uns aux autres. C'est la Babel de la Bible.

Le peuple espagnol lui-même cède à l'impétuosité de ce courant. Pendant l'*Exposition de Londres*, il y eut des jours où les Espagnols se trouvaient en plus grand nombre dans la capitale de l'Angleterre qu'à Madrid. L'Espagnol est devenu curieux et inquiet, lui qui ne se mettait jamais en mouvement que pour conquérir la terre ou pour visiter ses conquêtes!

La centralisation est ce même mouvement vers l'unité, dans le champ des lois.

Mais les trois grands symptômes de cette grande révolution sont le télégraphe, le chemin de fer et le *comité démocratique de Londres*.

### III

Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu au monde pour constituer, en soi et par soi, l'unité du genre humain.

Le plus grand de tous les péchés possibles est de se poser comme Dieu ou de tenter l'œuvre de Dieu pour d'autres fins et d'une manière différente.

L'homme a eu deux fois cette intention satanique : la première, quand il voulut élever la tour de Babel ; la seconde, aujourd'hui qu'une démocratie insensée aspire à constituer le monde de cette manière unitaire.

Mais Dieu ne permettra pas qu'il y ait d'autre unité que celle de la Croix.

La Babel démocratique n'aura pas d'autre sort que la Babel des Livres saints : tenez pour certain que ce qui fut alors sera aujourd'hui. Le drame des plaines de Sennaar va se renouveler : avant que la tour soit achevée, Dieu châtiara les nations et dispersera leurs peuples.

#### IV

Dieu a fait la société pour l'homme et l'homme pour lui.

Dieu, dans cette théorie, est le principe et la fin, l'*alpha* et l'*oméga* de toutes choses.

D'où il suit que la société, bien qu'au premier aspect elle paraisse humaine, parce qu'elle est faite pour l'homme et se compose d'hommes, est en réalité divine, parce que l'homme, pour qui elle est faite, et les hommes qui la composent ont été faits pour Dieu.

Lors donc que vous reconnaissez deux lois, une pour la société et une autre pour l'homme, vous mettez en

contradiction ouverte la loi de l'individu et celle de l'agrégation, la loi sociale et la loi divine, le citoyen et le particulier.

La liberté humaine s'applique au particulier; le général dépend exclusivement de la volonté directe de Dieu. Dieu a fait l'homme maître de lui-même, et s'est réservé le gouvernement de la société, l'empire sur les nations. Mais Dieu, dans sa sagesse, veut que son action soit secrète et silencieuse. Il la cache toujours dans le stérile tumulte des actions humaines.

Dieu a dit à l'homme et à tous les hommes :

« Ayez individuellement et exclusivement les yeux sur moi, et j'aurai les yeux sur vous tous en même temps.

« Je rendrai votre race puissante, si vous êtes justes; mais pensez à moi, et non à votre race.

« Si vous accomplissez individuellement mes commandements, je rendrai grande la société où vous vivez; mais ne pensez pas à la société où vous êtes, parce que cela me regarde; pensez à accomplir mes commandements.

« Vous êtes maîtres de vous-mêmes.

« J'excite et je paralyse les races; j'élève et j'humilie les sociétés; j'agrandis et j'anéantis les nations. Les empires me doivent leurs grandeurs et leur décadence.

« Je tiens en ma main l'histoire avec tous ses changements et toutes ses vicissitudes. »



## V

Le dogme philosophique de la *perfectibilité indéfinie* est si loin d'être vrai, que la société est obligée de reculer avant d'arriver aux dernières limites de la civilisation, pour ne pas tomber dans la barbarie.

Fruit de la civilisation, la discussion, poussée par les journaux jusqu'à ses dernières limites, tue les livres et jette l'entendement en un doute plus redoutable que l'ignorance.

L'Europe n'a qu'à continuer à écrire pour arriver à l'état caractéristique de la barbarie, c'est-à-dire à cet état où l'accumulation des livres et des documents rend moins facile d'apprendre la vérité que de la découvrir.

Le péché d'Adam seul égale le nôtre, parce que le nôtre, comme le sien, est le péché de tous.

## VI

Une des tendances caractéristiques de notre époque, c'est la création visible de deux unités radicalement contradictoires : l'unité du bien et l'unité du mal.

Tous les états intermédiaires et toutes les doctrines de transaction tombent et se dissolvent l'un après l'autre.

Il doit en être ainsi. Les demi-teintes, les périodes

de transition, les doctrines de transaction n'existent que relativement aux doctrines absolues, tandis que celles-ci existent d'une existence absolue et radicale.

La fonction et l'existence de ces doctrines de transaction ressemblent à celles du crépuscule qui sert perpétuellement de transition entre le jour et la nuit.

Je vois dans l'Écriture que Dieu fit la nuit et le jour; je n'y vois pas qu'il ait fait le crépuscule. Si l'Esprit-Saint n'a pas jugé bon de mentionner spécialement cette existence du crépuscule, à la fois éphémère et relative, ce n'est point parce que Dieu ne l'a pas fait, c'est parce qu'il n'existe pas par lui-même, et qu'il doit cesser quand le jour triomphera définitivement de la nuit.

## VII

*Liberté, égalité, fraternité*, est une formule contradictoire.

Permettez à l'homme le libre développement de sa personnalité, aussitôt l'égalité expire sous les hiérarchies et la fraternité sous la concurrence.

Proclamez l'égalité, la liberté s'enfuit et la liberté succombe. Si les hommes pouvaient être égaux, ils se dévoreraient entre eux.

Aussi Dieu n'a-t-il pas voulu que le sentiment de l'égalité existât dans l'homme.

Que ce mot ait pu exister, qui sert d'expression à une

chose qui n'existe pas et qui ne peut exister, c'est un mystère pour moi.

Je ne connais que des hommes vaincus par l'humilité, des hommes dominés par l'orgueil ou l'envie, et des hommes à la fois orgueilleux et humbles. Les premiers se plaisent toujours à être moins, les seconds aspirent toujours à être plus, et les derniers veulent être à la fois plus et moins.

Mais jamais les hommes n'ont voulu être égaux.

L'égalité est toujours le prétexte d'aspirations ambitieuses, et comme l'hypoërisie de l'envie.

Le christianisme seul réalise ces trois choses, liberté, égalité, fraternité; il les réalise à sa manière, c'est-à-dire par leurs contraires.

Il a donné la liberté à l'homme, en le faisant esclave de Dieu.

Il a fait tous les hommes égaux par la compensation qui résulte de leurs diverses et différentes conditions.

Il en a fait des frères en détruisant la parenté charnelle qu'ils tenaient d'Adam, et en la remplaçant par la parenté spirituelle que nous a promis Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Chose étrange! les fils d'Adam, au lieu de se traiter en frères, sont ennemis; et, lorsque Dieu brise la postérité d'Adam, ils cessent d'être ennemis pour être frères.